

# AQUINCUM

LES FOUILLES ET LE MUSÉE

PAR

DR VAL. KUZSINSZKY

PUBLIÉE

A L'OCCASION DU CINQUANTENAIRE DE LA RÉUNION DES VILLES  
DE PEST ET DE BUDA

AVEC UN PLAN ET SEPT FIGURES EXPLICATIVES

BUDAPEST

1924

ÉDITIONS DE LA VILLE DE BUDAPEST

Z Księgozbioru  
ZOFJI PODKOWIŃSKIEJ  
№ \_\_\_\_\_



B. 2065

Dès le règne d'Auguste (vers la naissance du Christ) les Romains avaient conquis la région de la Save, et des légions se trouvaient à Siscia (Sziszek) et Sirmium (Mitrovicz): Mais, au cours du 1<sup>er</sup> siècle de notre ère, il leur fallut occuper toute la Transdanubie, afin d'atteindre partout le Danube, car il importait que ce fleuve constituât la frontière entre la Pannonie, comme ils appelèrent la province romaine formée par cette partie de la Hongrie, et le territoire situé au delà (sur la rive gauche) du Danube, où vivaient les peuples dits „barbares“ (au nord les Quades, à l'est les Sarmates-Jazyges.)

Afin que l'empire fût assuré contre les incursions de ces peuples, ce qui fut toujours le principal souci du gouvernement romain, s'éleva sur la rive droite du Danube une longue suite de camps (*castra*) reliés par des voies militaires. Dès le temps de Claude I (41—54), *Aquincum* a dû être occupé par un camp où ne furent logées tout d'abord que de faibles troupes auxiliaires (*auxilia*). Les pierres tombales les plus anciennes que l'on trouve à Aquincum sont précisément celles de soldats appartenant à ces troupes auxiliaires: sur une de ces pierres (en plein air) se voit un cavalier de l'ala I Tungrorum Frontoniana. Une autre pierre de ce genre (p. 43) est dressée sous la colonnade sud (299).

Dans les localités de moindre importance, comme Szentendre (*Ulcisia castra*), au nord, ou Dunapentele (*Intercisa*), au sud, ce furent toujours des troupes auxiliaires qui tinrent garnison, mais à Aquincum elles furent remplacées par une légion, c'est-à-dire par des troupes de ligne régulières, ce qui fit d'Aquincum le siège d'un camp de premier ordre et tel qu'il n'en existait alors qu'un autre semblable en territoire hongrois: celui d'Ószöny (*Brigetio*).

Pour servir dans une légion, il fallait être citoyen romain, ce qui, à l'origine, était le privilège des hommes originaires de l'Italie. Sur la pierre tombale des légionnaires est mentionnée habituellement leur ville d'origine : sur celle de C. Castricius (p. 34), la plus belle pièce que l'on ait trouvée sur le territoire d'Aquincum, (musée d'Aquincum, 157) *Comum*, sur une autre (ibidem 198) *Vercellae* (p. 35). Ces pierres tombales ne peuvent remonter à une époque postérieure à celle d'Hadrien (117—138), après laquelle les citoyens originaires de cette province furent admis dans la légion, en sorte qu'il n'y avait plus aucun intérêt à ce que leur lieu d'origine fût inscrit sur leur tombe.

Selon toute probabilité, Aquincum fut le siège d'une légion dès le 1<sup>er</sup> siècle, peut-être depuis Domitien (81—96), obligé de guerroyer en ces régions contre les Quades. Parmi les pierres d'Aquincum s'en trouve une (p. 43) qui porte le nom de cet empereur (Aquincum, 156). On ignore seulement si la *legio II. adiutrix* y fut envoyée dès ce temps ; ce qui est certain, c'est qu'elle y était sous Trajan (97—117) et y demeura tant que les Romains purent garder la Pannonie, c'est à dire jusqu'à la fin du IV<sup>e</sup> siècle.

Le camp de la *legio II. adiutrix* était à proprement parler un fort, entouré des quatre côtés par des murailles de pierre, avec de chaque côté une porte d'où partait une route. Une route romaine de ce genre menait par la vallée de Vörösvár, où passe aujourd'hui la rue de Vienne (Bécsi-út), et reliait par la ligne la plus courte le camp d'Aquincum à ceux de Brigetio.

Près de cette route, à deux milles romains d'Aquincum (*ab Aquinco mp. II*) se dressaient, et sont restées encore au même lieu, quatre colonnes milliaires (terrain de la briqueterie de Budapest, près du nouveau cimetière d'Óbuda), que l'on peut voir (p. 28) parmi les pierres d'Aquincum (près de l'allée, 190—193).

En comptant les deux milles romains (1.5 kilomètre) dans la direction d'Óbuda, nous arrivons vers les chantiers d'Óbuda où devait donc se trouver la porte occidentale du camp, car la distance était comptée à

partir des portes. C'est là une circonstance importante, car nous ne connaissons pas le camp d'Aquincum comme celui de Brigetio à Ószöny, mais de cette façon du moins l'emplacement en est certain : la plus grande partie se trouvait, en tout cas, dans l'îlot occupé aujourd'hui par les chantiers fluviaux d'Óbuda, que ne séparait pas encore le bras du Danube (avec le pont-levis). C'est ce qui explique comment les ruines du fort (*castellum*) de Transaquincum élevé plus tard, lorsque les Romains fortifièrent aussi la rive gauche du Danube, ont pu être mises au jour sur la rive de Pest (près du Vizafogó) juste en face des chantiers. C'est ce qui explique aussi que l'on ait trouvé dans le Danube, vers le même endroit, les pilotis du pont qui devait relier les deux camps.

Les thermes, dont des débris considérables furent découverts au siècle dernier (1860—1870) se trouvaient donc à l'intérieur du camp d'Aquincum et faisaient probablement partie du principal corps de bâtiment, nommé *praetorium*. Cet édifice devait être magnifique, d'autant plus qu'il servait d'habitation au gouverneur (*legatus Augusti pro praetore*), qui exerçait l'autorité civile et militaire suprême sur la Basse-Pannonie (*Pannonia inferior*) dont Aquincum était ainsi le chef-lieu. Le premier gouverneur fut Hadrien, qui devint plus tard empereur. Mais toute une série de gouverneurs nous est connue, surtout grâce à des pierres d'autels dont la plupart ont été découvertes en cette région, cette dernière circonstance indiquant à son tour que le camp lui-même doit être cherché dans l'îlot des chantiers. La trouvaille la plus célèbre est celle de 11 pierres de ce genre, découvertes dans le voisinage, rue de la Caserne (Laktanya-utca), elles ont été placées provisoirement en plein air, près du musée d'Aquincum (18—28).

Aquincum est mentionné pour la première fois dans la littérature par Ptolémée, le géographe, vers le milieu du II<sup>e</sup> siècle, mais ce nom se rencontre déjà sur un diplôme militaire par lequel un certain Nertomarus, soldat *Bojus* (nom d'une tribu de Pannonie) d'origine, reçoit de l'empereur Trajan, en 114, le titre

de citoyen romain (*civitas*), après avoir servi pendant vingt-cinq ans dans une troupe auxiliaire. Comme il pouvait dès lors contracter un mariage légitime, le diplôme mentionne aussi le nom de sa femme, en ajoutant qu'elle est d'Aquincum (*Aquincensis*.) Quant aux inscriptions, la plus ancienne qui mentionne le nom d'Aquincum est une colonne milliaire qui date de l'an 161. Ce nom revient d'autant plus fréquemment dans les inscriptions postérieures, dans lesquelles, en raison de sa fréquence même, il apparaît généralement sous la forme abrégée de *Aq.* La plupart des inscriptions de ce genre se rencontrent sur le territoire d'Óbuda, de sorte qu'il ne saurait subsister aucun doute au sujet de l'emplacement d'Aquincum.

Mais quand les Romains occupèrent militairement Aquincum, ils trouvèrent sur ces lieux une ancienne agglomération dont ils continuèrent à usiter le nom. L'appellation d'*Aquincum*, en effet, n'est pas latine, ne peut dériver de la forme *aquae quinque* (cinq sources, allusion aux sources thermales de Bude), comme on le croyait autrefois; elle est d'origine celtique. Les Celtes habitèrent durant plusieurs siècles, en qualité d'aborigènes, la plus grande partie de la Transdanubie, avant de tomber sous la domination romaine. Nous connaissons même la tribu qui habitait nos régions: jusque sur une pierre d'autel du III<sup>e</sup> siècle, trouvée sur la pente du mont Gellért, se lisent les mots de *civitas Eraviscorum*, ainsi donc Aquincum était encore à cette époque le centre de cette tribu des *Eravisci*. Alors, sans aucun doute, les descendants des anciens aborigènes étaient depuis longtemps devenus romains et leur ville, qu'ils continuèrent à habiter tranquillement, était devenue une ville romaine.

Les Romains, en effet, eurent toujours le mérite de chercher à fondre dans la culture romaine les peuples soumis par eux. Aussi ne s'établissaient-ils que là où, comme à Aquincum, ils trouvaient les aborigènes réunis en agglomérations. Si plus tard ils voyaient que ces peuples s'étaient suffisamment assimilés la culture romaine et semblaient sûrs, ils n'hésitaient pas à ériger ces

anciennes localités en municipes romains, ce qui ne signifiait pas seulement, qu'elles jouissaient de l'autonomie avec des fonctionnaires et un conseil tels qu'en avait Rome, mais aussi que leurs habitants obtenaient le droit de cité. Dès ce moment, ils pouvaient se dire citoyens romains, en foi de quoi ils quittaient leurs noms barbares et adoptaient trois noms, à la romaine.

Comme en général les localités qui avaient servi d'habitat aux aborigènes, la ville d'Aquincum ne devint tout d'abord qu'un *municipium*. Il est hors de doute qu'elle fut élevée à ce rang par l'empereur Hadrien (117—138), dont le nom était Aelius, si bien que, devenue municipe, elle put aussi porter cette appellation. C'est en 193 que le nom de *Municipium Aquincum* revient pour la dernière fois, sur une pierre d'autel trouvée dans les grands thermes, sur le lieu des fouilles.

Ce fut naturellement par les soldats romains que la culture romaine nous fut apportée tout d'abord, ce qui se voit à la plupart des monuments romains élevés là. Mais avec les soldats vinrent aussi d'autres éléments romains, et non seulement des fonctionnaires mais des artisans, des marchands et toutes sortes de gens dont la présence était inséparable de celle des troupes. A ces éléments se joignirent d'anciens soldats, des vétérans, qui ne tardaient pas à donner le ton. Comme les autres d'ailleurs, c'était auprès des soldats qu'ils se sentaient à leur aise, aussi s'établirent-ils, dès le début, près du camp. Il est probable que tout d'abord ils ne purent construire que des baraques: c'est du moins ce que signifie le nom de *canabae*, que portaient usuellement ces sortes d'agglomérations. Mais on pouvait aussi les désigner par une périphrase telle que celle-ci, qui se lit sur une pierre d'Aquincum: *veterani et cives Romani consistentes ad legionem II adiutricem*. Ces baraques occupaient un terrain spécial, généralement devant la porte du camp (*porta decumana*) placée vis-à-vis de la porte qui faisait face à l'ennemi (*porta praetoria*), car elles étaient presque toujours soumises à l'autorité militaire (*imperium*). Nous avons connaissance de thermes (*balneum*) bâtis, suivant une inscription, par

l'empereur Alexandre Sévère (222—235) sur le territoire de la legio II adiutrix (pierre du musée d'Aquincum, 231).

Ainsi donc, la ville était divisée en deux parties, non seulement au point de vue territorial, mais aussi au point de vue juridique. Cependant, à ce dernier point de vue tout au moins, la distinction dut cesser lorsque l'empereur Septime Sévère (193—211) éleva Aquincum au rang de colonie en lui conférant l'épithète de *Septimia*. C'est aussi de son règne, mais seulement de l'an 198 (car, ainsi que nous l'avons vu, Aquincum était encore un municipe en 193), que date la pierre d'autel (musée d'Aquincum, 90), sur laquelle Aquincum est mentionné pour la première fois en tant que colonie (p. 41). Mais à partir de cette date le nombre des pierres sur lesquelles peut se lire cette appellation, généralement abrégée en *col(onia) Aq(uincensis)* devient de plus en plus grand. Les hauts fonctionnaires sont les *II viri (duumviri)*, tandis que les autres employés et le conseil (*decuriones*) n'ont pas changé.

Si les inscriptions nous font connaître l'organisation de la ville, elles ne sont pas moins instructives par rapport à la vie sociale, religieuse et militaire. La plus grande partie des inscriptions qui sont restées datent du III<sup>e</sup> siècle de notre ère, époque à laquelle, très certainement, la plupart des bâtiments ont été construits. En ce temps, la tranquillité de la ville était déjà troublée souvent par les incursions des barbares, mais après toutes les attaques la vie normale ne tardait pas à se rétablir. Le IV<sup>e</sup> siècle, pendant lequel Aquincum demeura une ville romaine, présente déjà un tableau plus sombre. Mais nous ignorons jusqu'aux événements dont Aquincum fut alors le théâtre. Sur l'histoire extérieure de la ville, les inscriptions sont encore plus muettes qu'auparavant. On lit seulement dans l'ouvrage historique d'Ammianus que, dans la seconde moitié du IV<sup>e</sup> siècle, lorsque l'empereur Valentinien I<sup>er</sup> (364—375) se rendit lui-même en Pannonie et fit construire des forts sur la rive gauche du Danube, contre les Quades, il fit un court séjour à Aquincum et que le pont sur le Danube fut alors achevé rapidement.

Mais la Pannonie ne pouvait plus tenir bien longtemps. Les Romains eux-mêmes l'abandonnèrent, vers l'an 400, en retirant des villes leurs garnisons. Parmi les monnaies trouvées à Aquincum, la moins ancienne est à l'effigie de Flaccilla, épouse de l'empereur Théodose I<sup>er</sup>. Mais la vie romaine elle-même ne cesse pas d'un seul coup : en 458, cinq ans après la mort d'Attila, Sidone Apollinaire chante encore : *Fertur Pannoniae, qua Martia pollet Acincus*. Ce fut donc insensiblement, pour ainsi dire, que disparut l'Aquincum romain : une partie de sa population émigra, l'autre se fondit avec les barbares. Les bâtiments en demeurèrent inhabités, méprisés des peuples nouveaux, au temps des grandes migrations. Il n'est pas impossible que les derniers venus, les Magyars, les aient encore trouvés debout. On ne saurait d'ailleurs parler de destruction rapide avant le XI<sup>e</sup> siècle, quand — en grande partie sur l'emplacement de la ville romaine — on commença de bâtir Óbuda. Une partie des vieux murs fut alors utilisée pour les nouvelles habitations, mais plus encore furent entièrement démolis et servirent de matériaux. Tout au plus demeurèrent-ils debout là où la construction ne s'étendait pas. L'ampithéâtre et les ruines du Papföld sont déjà assez éloignés d'Óbuda. Les démolitions volontaires y furent plus restreintes, mais à la longue les murs s'écroulaient d'eux-mêmes et d'autre part, à mesure qu'ils diminuaient, croissait l'épaisseur des décombres, que vint recouvrir une couche de terre arable quand les murs eux-mêmes eurent presque disparu. Tout au plus les inégalités du sol trahissaient-elles ça et là l'emplacement des anciennes constructions par de légères éminences d'où émergeaient encore quelques pans de mur.

Dans la suite, les habitants d'Óbuda surent seulement qu'il y avait eu là une ancienne ville, d'où provenaient les débris. Anonymus y voit la ville d'Attila, où fut enterré Árpád, sur la tombe duquel fut bâtie l'église de Saint-Etienne (Alba Ecclesia). Au contraire de ce qui se passa en d'autres lieux, où la dénomination romaine survit encore aujourd'hui sous la forme moderne

(p. e. Raab, ou Győr, l'Arrabona des Romains), le nom d'Aquincum fut abandonné. Dans les milieux savants eux-mêmes, Aquincum fut longtemps connu sous nom de *Sicambria*. C'est le seul que connaisse Bonfinius qui, en guise de preuve, se réfère à une inscription apocryphe. Enfin, vers le milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, Schönwisner établit que la ville romaine située sur l'emplacement actuel d'Obuda s'appelait en réalité Aquincum, nom qu'il lut sur les inscriptions découvertes à Óbuda.

Dans les lieux où se trouvait un camp romain, on distinguait habituellement la ville militaire et la ville bourgeoise, en tant qu'elles étaient topographiquement séparées l'une de l'autre. Il est certain, en tout cas, que, chez nous, le quartier bâti sur l'emplacement des *canabae*, lequel ne pouvait être situé que du côté ouest du camp, s'étendait vis-à-vis du lieu occupé aujourd'hui par les chantiers fluviaux, c'est à dire sur l'emplacement d'Obuda, où l'on trouve en effet toutes sortes de murs romains. Vers la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, des fouilles dirigées par Schönwisner mirent au jour, sur la place Flórián, une partie du vaste bâtiment des bains, connue sous le nom d'Hypocaustum de la place Flórián (voir le dessin au musée d'Aquincum) et que l'on peut contempler encore aujourd'hui. D'ailleurs, c'est plutôt le hasard — travaux de fondations ou construction d'égouts — qui fait découvrir les vieux pans de murs, divers monuments étant mis alors au jour. Tout récemment, deux objets de ce genre ont été trouvés l'un près de l'autre, dans la rue Miklós, et transportés au musée d'Aquincum (p. 34.): des inscriptions qui s'y lisent, on est en droit de conclure que l'hôpital (*valetudinarium*) de la II<sup>e</sup> légion auxiliaire se trouvait en cet endroit. La présence de constructions élevées par les soldats est attestée par des briques trouvées en grand nombre à Óbuda et dont la marque est, pour la plupart, le nom abrégé de la *legio II adiutrix*.

Ces trouvailles sont d'autant plus rares sur le territoire situé à une demi-heure au nord d'Obuda et où furent pratiquées les dernières fouilles méthodiques. Les ruines découvertes ici appartenaient à un quartier

spécial, séparé du premier par un vaste cimetière. Les tombes romaines commençaient sur l'emplacement actuel de la distillerie Leipziger et s'étendaient au delà de la station „Filatorigát.“

Il y aurait donc eu, ici aussi, une ville bourgeoise qui subsista très probablement dans les bâtiments de son quartier nord. A ce qu'il semble, l'amphithéâtre lui-même ne dut pas être construit pour les soldats, car les noms gravés dans la pierre, à diverses places, sont probablement des noms de bourgeois, et dans les autres inscriptions il n'est pas non plus question de soldats. D'autre part, dans le sanctuaire consacré à Némésis et qui existait dès l'an 162, appuyé au mur extérieur de l'amphithéâtre, l'autel fut érigé par un simple M. Ulpius Zosimus, qui ne pouvait guère être un soldat.

C'est ce que témoignent également des inscriptions plus significatives lues sur les autres bâtiments. Dans le grand bâtiment des thermes ont été trouvées deux inscriptions: la première se lit sur un autel élevé en 193 par les conseillers du municpe (*decuriones*), dans la seconde, postérieure à celle-ci, est mentionné le nom d'un membre du conseil de la colonie. Les autels élevés dans le sanctuaire du Mithraeum par M. Antonius Victorinus, qui était aussi *decurio coloniae Aquincensis* (p. 25.) sont encore à leur place. Enfin, des autels datant de 198, alors qu'Aquincum était déjà une colonie, et qui proviennent d'un autre Mithraeum (musée d'Aquincum, 86—90) sont dédiés par des esclaves affranchis (*liberti*) dont l'un devint greffier de la colonie (p. 41.)

Si, comme on le voit, les fouilles n'ont pu découvrir que la ville bourgeoise, qui ne pouvait être aussi importante que la ville bâtie près du camp, à Óbuda — ce qui se voit à la construction moins massive — dans les bâtiments il n'y avait aucune différence et la vue d'ensemble était la même: les bâtiments s'élevaient en rangs serrés les uns à côté des autres et les îlots de maisons étaient séparés par des rues se coupant à angle droit, pavées et pourvues de canalisations.

Si nous connaissons aussi bien Aquincum, ou du moins cette partie d'Aquincum, nous le devons à la

circonstance suivante : quand, en 1880, les fouilles commencèrent sous la direction de Charles Torma, professeur à l'université, et que l'on déblaya d'abord l'amphithéâtre, il n'y avait encore là que des champs que ne traversait pas même une voie ferrée. Par bonheur aussi, les champs où la plupart des bâtiments ont été mis au jour constituaient la propriété de la ville de Budapest, (ils étaient exploités par le curé d'Óbuda. d'où le nom de „Papföld“ : champ du prêtre). C'est ainsi que la ville entreprit elle-même les fouilles, qui furent dirigées successivement par Joseph Hampel et Charles Torma, professeurs à l'université, et, depuis 1888, par l'auteur de ces lignes. Si les fouilles furent entreprises par la ville et si Budapest peut s'enorgueillir aujourd'hui de posséder sur son propre territoire des monuments du passé tels que peu d'autres grandes villes européennes peuvent en montrer de semblables, le mérite en revient en tout cas à Alexandre Havas, ancien secrétaire d'Etat et membre du conseil municipal.

Les antiquités romaines mises au jour autrefois à Óbuda furent transportées dans le Musée National, où l'on plaça également tout ce que les fouilles firent découvrir jusqu'en 1887. C'est ainsi que les pierres de l'amphithéâtre (cf. p. 15) et même les pierres d'autels des grands thermes (p. 7.) s'y voient encore aujourd'hui. C'est seulement depuis 1888 que les trouvailles faites à Aquincum sont recueillies sur les lieux mêmes. En 1889, elles n'étaient encore exposées que dans une salle, louée à cet effet, du moulin Krempel, dans le voisinage. Mais, en 1894, la ville de Budapest fit bâtir, sur le territoire des fouilles, d'abord la partie centrale du musée (en forme de *templum in antis*) qui fut agrandie par la construction des ailes en 1896. Il s'y ajouta, en 1904, les deux portiques couverts élevés par derrière et qui devaient être prolongés graduellement, en forme de fer à cheval, afin d'y placer les nouvelles trouvailles. Mais la construction en fut empêchée par la guerre, et c'est ainsi que ces pierres gisent encore en plein air actuellement.

\*

Pour atteindre l'emplacement des fouilles, le mode d'accès le plus commode est le chemin de fer vicinal partant de la place Pálffy (à Bude) l'après-midi, toutes les heures. Descendre à la station d'„Aquincum“. On peut s'y rendre d'Obuda, en une demi-heure de marche (en partant d'Ujpest, par le viaduc, la distance est la même); ce qui rend le chemin particulièrement intéressant c'est qu'à une bonne distance des fouilles, devant la chapelle, on aperçoit le premier pilier encore debout („Maria am Stein“) de l'*acqueduc romain*. A l'origine, ces piliers, qui formaient un rang serré, étaient reliés par des arcades sur lesquelles reposait le canal de pierre servant à conduire l'eau, fournie par les sources qui jaillissent sur l'emplacement du „Bain romain“ (Római fürdő). Mais, cette eau étant chargée de chaux, après que les conduites furent endommagées, les piliers encore debout se revêtirent d'un dépôt calcaire. Sur quelques-uns, néanmoins, la courbure est encore facilement reconnaissable.

On fera bien tout d'abord de se rendre à

### l'amphithéâtre,

situé du côté gauche de la route, au delà du viaduc du chemin de fer d'Esztergom, au nord de la station : c'est là, incontestablement, le monument le plus imposant d'Aquincum. Il est protégé par un remblai circulaire dont la terre provient du „Csigadomb“ (butte aux escargots), qui recouvrait les ruines.

Comme tous les amphithéâtres, que les Romains bâtissaient pour y donner des jeux de gladiateurs et des chasses

(*venationes*), celui d'Aquincum est en forme d'ellipse (figure 1 et 2). L'axe longitudinal a 85 m, l'axe transversal 75 m de long. Le centre en était occupé par l'arène (*arena A*), elliptique également et qu'entourait, en forme d'anneau, la *cavea*, réservée aux spectateurs. Des portes (*BB*) placées aux deux extrémités de l'axe longitudinal conduisaient directement dans l'arène; comme le montrent les pierres du seuil qui se voient encore au bord de l'arène, ces portes étaient doubles et fermaient à deux battants.

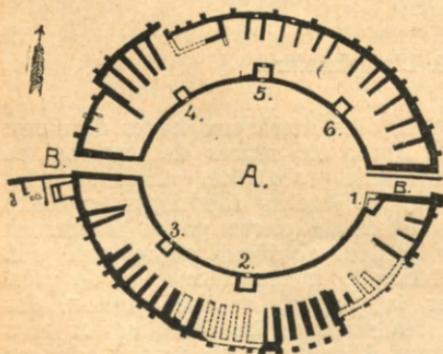


Fig. 1. Plan de l'amphithéâtre.

Les places où s'asseyaient les spectateurs s'élevaient en gradins autour de l'arène. Mais tandis qu'à Rome — au Colysée, par exemple, — le mur circulaire extérieur est percé par une

longue rangée d'ouvertures en arcades et que des couloirs et escaliers voûtés étaient pratiqués sous les gradins, — le vide entre les murs intérieur et extérieur était, chez nous, comblé avec de la terre sur laquelle reposaient les bancs des spectateurs. Les contreforts du mur extérieur, aussi bien que les éperons, ne servaient qu' à défendre ce mur contre la pression, les éperons étant peut-être destinés aussi à prévenir l'enfoncement des gradins. C'est pourquoi ils ne sont pas distribués systématiquement et ne sont même pas d'égale longueur. Il n'y avait de voûte qu'au-dessus des deux portes. Les spectateurs ne pouvaient donc gagner leurs places qu'en passant par ces portes ou encore par les escaliers faisant saillie sur le mur extérieur, à côté de chacune des portes.

D'ordinaire, la partie réservée au public se divisait en ceintures (*praecinctions*) et en sections en forme de coins (*cunei*), mais il n'en reste aucun vestige à Aquincum où d'ailleurs pas

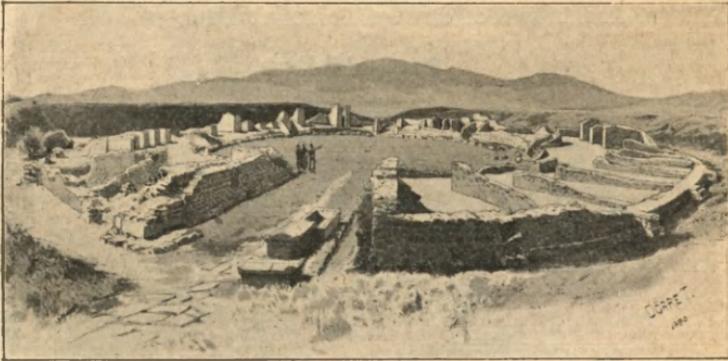


Fig. 2. L'amphitéâtre.

un banc n'est resté à sa place, les nombreux bancs de pierre que l'on peut voir encore ayant été retirés de dessous les décombres. Ils étaient, selon toute probabilité, placés dans les premiers rangs, tandis que sur les gradins supérieurs les bancs devaient être en bois. Les bancs de pierre gisent maintenant dans l'arène, devant le mur intérieur doublé de pierres cubiques. Sur quelques uns de ces blocs de pierre calcaire ou de grès, irrégulièrement taillés pour la plupart, se lisent encore des inscriptions : probablement les noms ou les initiales des gens qui s'y asseyaient généralement. L'inscription la plus étendue est la suivante :

VA · IVLIANI · E · AEL · QVINTI

(sièges de Valerius Julianus et d'Aelius Quintus.)

D'ordinaire, les amphithéâtres n'étaient pas couverts. Tout au plus tendait-on un velum au-dessus des spectateurs pour les défendre des rayons du soleil. En ce pays, cependant, le plaisir eût été trop souvent gâté par les intempéries, mais les fouilles ont mis au jour une grande quantité de tuiles plates, ce qui prouve clairement que le public était constamment abrité par une toiture.

Le mur intérieur (*podium*) qui séparait de l'arène les spectateurs présente aujourd'hui encore, sur un certain point, une hauteur de près de deux mètres: le public n'avait donc rien à craindre des bêtes fauves. Dans ce mur étaient pratiquées, tant du côté nord que du côté sud, trois portes fermant chacune une chambre carrée (1—6) où étaient enfermées les bêtes. Une seule (5) avait une issue par derrière, ce qui permet de conclure que les cadavres d'hommes et d'animaux étaient enlevés par là (*porta Libitinae*).

A l'angle sud de la porte ouest apparaissent encore quelques débris de murs (c). Ce sont les ruines d'un sanctuaire de **Némésis**, bâti ultérieurement contre l'enceinte extérieure de l'amphithéâtre. L'autel qui s'y trouvait fut élevé en l'honneur de la déesse par M. Ulpus Zosimus en l'an 162, date à laquelle, par conséquent, l'amphithéâtre devait exister déjà.

L'amphithéâtre était le bâtiment le plus extrême d'Aquincum dans la direction nord. Au sud de cet édifice s'étendait la ville intérieure, dont les constructions qui viennent d'être mises au jour à Aquincum nous révèlent — à ce qu'il semble — la partie la plus importante.

Dès la gare du chemin de fer, nous voyons en face de nous l'entrée des

#### **fouilles du Papföld (Voir le grand plan).**

Les piliers de pierre appariés qui se dressent des deux côtés de la grille sont des piliers romains. C'est de là que part la large route *B* (voir plus loin le plan des fouilles) menant dans la direction du Danube et sans aucun doute une des rues principales de ce quartier. Elle se dirigeait vers l'est, vers le Danube, ce qui explique la présence des égouts creusés de chaque côté pour décharger les égouts des rues voisines.

A gauche, une seconde rue (*A*), beaucoup plus étroite, bifurque vers le nord. Le pavage, en pierres calcaires irrégulières, y subsiste encore en grande partie et présente encore par endroits les ornières des chariots. Au bord, du côté est, l'égout était recouvert de larges dalles rectangulaires qui, bien qu'au même niveau que les autres, étaient les pierres du trottoir, comme le montrent les bornes placées au bord pour défendre les piétons.

Au commencement, à droite, une longue pierre de seuil située plus haut marque l'entrée du **bâtiment à colonnes** occupant le coin de la rue. Les bases des colonnes, surmontées de leurs fûts, se dressent encore du côté de chacune des façades, mais les débris des entablements gisent sur le sol.

De l'autre côté de la rue A les restes de murs — très étendus — appartenaient évidemment à la **palestre**, où les jeunes Romains se réunissaient pour se livrer aux exercices physiques. Ceux-ci nécessitaient naturellement une cour spacieuse que nous trouvons effectivement plus à l'intérieur; elle est partiellement pavée de dalles calcaires et bordée de pierres oblongues. (I) Elle était séparée de la rue par un corridor large d'environ 6 m et que l'on pouvait chauffer (II); ce que nous voyons aujourd'hui n'est d'ailleurs, pour la plus grande partie, que le reste du calorifère. Sous le pavement, dans le sens de la longueur, courait un large canal sur lequel, de deux côtés, s'embranchaient des conduits beaucoup plus étroits. Les murs qui les resserraient n'arrivaient donc qu'à la hauteur du pavement. Afin que celui-ci ne risquât point de se rompre au-dessus du canal principal qui ne pouvait, comme les canaux latéraux, être recouvert au moyen d'une dalle unique, il était supporté par des piliers en trachyte qui ont disparu, à l'exception d'un ou deux, d'ailleurs presque en poussière aujourd'hui. De cette manière, l'air chaud venu de la cheminée pratiquée à l'extrémité nord du corridor passait par ces canaux et réchauffait le corridor à travers le pavage (*hypocaustum*). Dans l'un (III) des locaux situés sur le côté sud de la cour, le pavage consistait en briques carrées et octogonales. Ce local servait probablement d'*apodyterium* (vestiaire).

Revenant à la large rue B, nous avons en face de nous, du côté gauche de la rue

### le grand bain (thermae)

qui mérite bien ce nom, car les ruines en sont incontestablement les plus imposantes et telles que, sur le territoire des fouilles du Papföld, aucun bain public n'en présente de pareilles. Un bain romain comprenait certaines parties essentielles et qui se retrouvaient nécessairement jusque dans le plus petit établissement; c'étaient d'abord les deux sections qui pouvaient être chauffées: le bain tiède ou *tepidarium* (tepidus) et le bain chaud ou *caldarium* (caldus), puis le *frigidarium*, avec son bassin d'eau froide (frigidus); il devait encore y avoir un vestiaire que l'on désignait du mot grec *apodyterium*. Mais, surtout dans les grands bains, il pouvait s'y ajouter encore d'autres locaux. Ici, cependant, ce sont justement les pièces indispensables qui sont les plus grandes et l'aménagement en est si caractéristique que leur destination n'est pas douteuse. On pourrait presque dire qu'il y a peu de bains romains d'une certaine ampleur dont les divisions soient aussi claires et par conséquent aussi instructives. Mais on peut observer ici que les parties rajoutées ou réparées au moyen de briques ne peuvent dater que d'une époque postérieure, du IV<sup>e</sup> siècle, tandis que l'un des deux autels trouvés au milieu des décombres fut élevé dès le 11 décembre 193 à Fortuna Augusta: comme il n'est pas probable qu'il ait été érigé ailleurs et transporté là dans la suite, il faut admettre qu'alors le bain était déjà bâti.

Bien que, maintenant, on puisse pénétrer dans les bains par la rue *B*, l'entrée (voir le plan) ne donnait pas ici mais, de l'autre côté du coin, par la rue *C*, partant de la rue *A*, vers le midi, et parallèle à la route. Elle était précédée d'une cour (*V*) avec une petite chambre carrée où devait se tenir le *capsarius* chargé de ramasser les billets. Le seuil, d'une largeur remarquable, se voit encore à côté. Il marque l'entrée des bains. La pierre, fortement usée, est creusée aux deux extrémités de trous ronds dans lesquels tournaient les gonds et, au milieu, de deux trous carrés dans lesquels s'enfonçaient les barres de clôture.

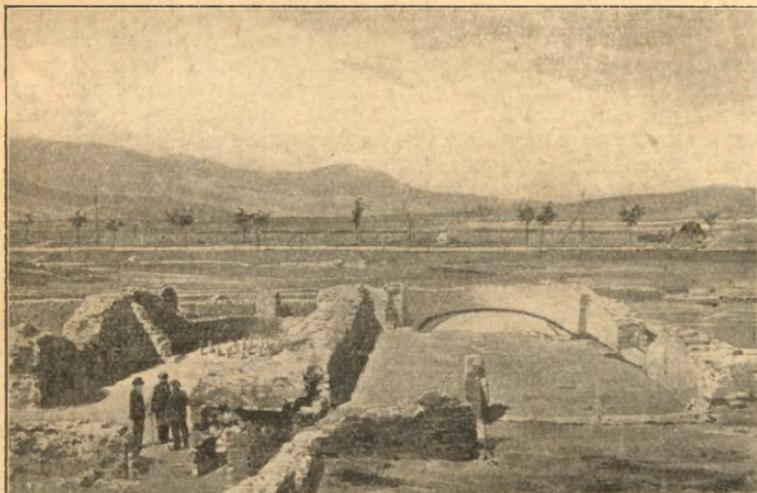


Fig. 3. Le grand bain (*tepidarium* et *frigidarium*).

La grande pièce rectangulaire (*VI*) où nous entrons en franchissant ce seuil était l'*apodyterium* (vestiaire). Des briques en forme de biscottes qui formaient le pavement, on ne trouve plus ici que quelques morceaux, la plupart ayant été utilisées pour paver une des pièces des bains Rudas. La large porte qui s'ouvrait à droite (figure 3) conduisait au *frigidarium* (*VII*); à proprement parler, cette pièce était nommée froide parce qu'elle était impossible à chauffer. L'abside en demi-cercle située à l'extrémité ouest servait de bassin pour l'eau froide. Des marches conduisaient dans le bassin mais, vu la faible profondeur de celui-ci, il devait être bordé d'une margelle, en sorte que l'eau y atteignait cependant une hauteur d'au moins 50—60 cm. Les parois du bassin, qui se vidait par une ouverture débouchant entre les marches, sont encore recouvertes de leur revêtement original (*terrazzo*) mêlé de quartiers de briques. On ne pourrait guère trouver dans les édifices modernes un revêtement imperméable qui soit comparable à celui-ci.

Les Romains avaient coutume de se rendre au frigidarium juste avant de se déshabiller, afin de donner au corps le temps de se refroidir. On pouvait d'ailleurs arriver aux bains chauds par les locaux X et XI, sans être obligé de passer par le frigidarium.

Dans les deux sections qui pouvaient être chauffées, la chaleur venait del' *hypocaustum*, de dessous le pavement. Ce dernier s'étant rompu, on ne voit plus que les rangs des piliers qui le soutenaient. Dans les pièces VIII et XII, dont se composait le *tepidarium*, ils étaient formés de briques empilées les unes sur les autres, assez haut pour que le pavement se trouvât au même niveau que celui du *frigidarium*. Sur ces piliers reposaient directement de grandes briques carrées, surmontées elles-mêmes de deux couches de terrazzo. Si le pavement n'avait pas été aussi épais, il se serait échauffé au point qu'on n'aurait pu y marcher. Dans la pièce VIII, le *tepidarium* proprement dit, se trouvait un bassin formé par l'abside en demi-cercle pratiquée sur le petit côté (côté ouest). L'*hypocaustum* s'étendait aussi sous cette pièce, mais le pavement reposait sur des piliers en trachyte. Habituellement, le *tepidarium* ne comportait pas de bassin, car il était destiné surtout à ce que l'air tiède y réchauffât le corps, préparant ainsi au *caldarium*. Afin que la température y fût assez tiède, l'*hypocaustum* n'y recevait qu'indirectement l'air chaud venu de la cheminée. Il est vrai que l'antichambre XII était pourvue, dans un coin, d'une cheminée spéciale, mais par les ouvertures voûtées de la cloison ne parvenait dans la pièce VIII qu'une chaleur très modérée. De même, la chaleur du *caldarium* voisin (IX) n'arrivait qu'indirectement, par les ouvertures à voûtes de briques visibles encore dans le long mur sud.

Dans ce mur, au dessus de l'ouverture carrée percée au milieu, sous le pavement, et recouverte d'une simple dalle de trachyte, était percée la porte donnant sur le *caldarium* (IX). Cette pièce se chauffait de la même façon que le *tepidarium*. Mieux que tout commentaire, les restes de l'*hypocaustum*, en face de l'entrée, nous en expliquent le mécanisme. Comme on peut le voir, ici le pavement reposait sur des piliers en trachyte. Ce que l'on cherchait dans le *caldarium*, c'était un air sec et chaud, disposant à la transpiration. Afin d'obtenir la plus haute température possible, deux cheminées étaient bâties du côté sud, une dans chaque coin, de telle sorte que l'air chaud pénétrait directement dans l'*hypocaustum*. En outre, pour accroître encore la chaleur que laissait passer le pavement, des tuyaux carrés et plats, faits de briques, et alignés les uns au-dessus des autres, étaient fixés aux murs, et permettaient à l'air chaud de s'élever de l'*hypocaustum* jusqu'à la voûte. Les empreintes laissées par ces tuyaux (*tubi*) se voient encore sur le mur, à droite de l'entrée, tandis que du côté est, au-dessus de la partie demeurée intacte de l'*hypocaustum*, quelques tuyaux sont masqués par la couche de terrazzo. Un *caldarium* comportait toujours des bassins d'eau chaude et d'eau froide; ici, ils devaient être placés sur chacun des petits côtés de la pièce et étaient de forme rectangulaire.

Si nous passons au milieu des débris de la cheminée de gauche, débris consistant en piliers de trachyte à demi calcinés, nous nous trouvons de nouveau, à trois ou quatre pas plus loin, sur le pavement de l'hypocaustum, intact cette fois. Ce local servait évidemment d'étuve (*laconicum*). Du côté gauche se voient encore les ouvertures de la cheminée, tandis que dans la pièce située du côté gauche (a) gisent, devant les murs, de longues pierres calcaires, creusées sur leur partie supérieure d'une rigole et d'enfoncements en forme d'assiettes, qui recueillaient l'eau et la conduisaient dans le canal pratiqué au pied des murs, lequel était relié à l'égout de la rue D. Ce système concorde entièrement avec celui de la villa Hadriana (près de Tivoli) et celui des urinoirs de Pompéi.

Outre ces bains, on remarque au coin du local XII, dans la rue D, qui longe le musée, un soubassement rectangulaire formé de deux couches de pierres de taille superposées. On peut observer qu'il est usé par dessus, comme les marches d'un escalier, mais seulement jusqu' au cercle qui se voit au milieu et qui ne peut marquer autre chose que l'emplacement d'un bassin circulaire. Il ne pouvait y avoir ici qu'une **fontaine publique**, comme le montre la rigole creusée à la partie supérieure, par laquelle l'eau s'écoulait pour se déverser dans le ruisseau de la rue, devant la fontaine.

Plus loin, vers le sud, en nous éloignant des bains, nous arrivons à un espace libre où est restée, du côté gauche, une maçonnerie rectangulaire dont la forme allongée permet peut-être de conclure qu'elle servait de soubassement à une statue équestre. Il est remarquable en tout cas que le pied de statue en bronze doré (p. 33.) exposé au musée a été trouvé non loin de là. Vient ensuite le

### marché (*macellum*).

Comme il n'en est resté que la moitié orientale, c'est sur le plan qui accompagne cet ouvrage (XIV), où les parties disparues aujourd'hui sont marquées en pointillé, que l'on peut le mieux se rendre compte de l'aménagement de cet édifice. De forme rectangulaire, il formait une cour (*peristylum*) bordée de chaque côté par un portique couvert. C'est derrière ce portique que se trouvaient les boutiques. Du côté oriental, cinq boutiques, alignées l'une à côté de l'autre, se reconnaissent encore distinctement. Elles sont d'une étonnante exigüité, mais il faut se rappeler que, lorsqu'ils voulaient acheter quelque chose, les Romains ne pénétraient pas dans la boutique. Aujourd'hui encore, d'ailleurs, c'est là une pratique courante en Orient. Chaque boutique était ouverte sur toute sa largeur, le comptoir sur lequel était entassée la marchandise en occupait les quatre cinquièmes environ, l'espace laissé libre pouvait se fermer au moyen d'une porte à un seul vantail. Une rainure était creusée en long, dans la pierre du seuil, jusqu'au comptoir, et correspondait à une autre rainure

pratiquée dans la pierre supérieure, au dessus de la porte. Pour fermer la boutique, on faisait glisser dans ces rainures une cloison de bois. Ce système se retrouve dans toutes les boutiques romaines sans exception. Il est vrai que des côtés nord et sud il n'est resté que les pierres de seuil, mais leur disposition permet d'établir celle des diverses boutiques. Celles-ci étaient plus spacieuses que du côté est, et chacune d'elles était pourvue d'une sorte d'arrière-boutique.

Devant les rangées de boutiques, à intervalles réguliers, se voient encore les débris du soubassement de maçonnerie sur lequel se dressaient les colonnes qui supportaient la toiture du portique. Le centre de la cour était orné d'un petit édifice circulaire, à colonnes, dont l'emplacement n'est plus marqué non plus que par le mur de fondation. A Pompéi, Pouzzolles (*Puteoli*) et en d'autres lieux encore, le marché présente la même disposition. L'image du bâtiment circulaire se retrouve aussi sur des monnaies où se lit le mot „MACELLUM“, qui désignait précisément les marchés ornés à leur centre d'un temple circulaire (*monopteros*) de ce genre. Là en effet, comme chez nous, la statue de quelque divinité s'élevait très probablement au centre du macellum.

Dans l'espace laissé libre, le pavage consistait en pierres calcaires carrées dont il est resté une partie; l'eau des pluies se déversait par les caniveaux que l'on peut voir des deux côtés de la rangée de boutiques, à l'est. Du côté sud, au-dessus du ruisseau, se voit encore dans le mur un morceau de la pierre du seuil. L'ouverture de la porte était très étroite, ce qui est d'ailleurs compréhensible, puisqu'il y avait aussi des portes sur les autres côtés. Bien entendu, la circulation des voitures était impossible sur la place.

De trois côtés, le marché était bordé de rues. Du côté ouest passait la large rue C, parallèle à la grand'route, elle était pourvue de caniveaux de chaque côté. Le pavage est resté en grande partie, surtout dans la partie sud où les ornières se voient encore en beaucoup d'endroits. Du côté ouest s'élevait un portique couvert dont il est resté les murs de fondation et les soubassements de quelques piliers. Derrière ce portique se trouvaient aussi des boutiques, facilement reconnaissables à la longue rangée des pierres de seuil ainsi qu'à leurs cloisons, dont une partie est recouverte par la grand'route.

Sur cette route C bifurquait vers l'est la rue E, qui bornait le marché au sud. Près du pavement irrégulier qui recouvre l'égout, des dalles carrées, en pierre calcaire, forment le trottoir, et la borne destinée à garer des voitures est encore debout au coin (commencement de la rue F). L'égout qui recueillait les eaux des rues voisines et les conduisait au Danube est, pour cette raison même, creusé à une grande profondeur et ses parois n'atteignent pas au niveau du pavé. Des dalles de pierre le recouvraient au-dessous de la rue. Pour permettre à l'eau de s'y écouler, était placé en un certain point (f) un rouleau de pierre jouant le même rôle que de nos jours les bouches d'égout, et qui s'élevait jusqu'au niveau de la rue.

Au delà de la rue D, qui formait le côté est du marché, les murs appartenaient à des maisons d'habitation dont diverses pièces pouvaient être chauffées. L'égout de l'une de ces maisons, formé de briques plates, se voit encore à l'endroit où il débouche dans la rue. Plus loin s'étend un assez grand espace qui pouvait se fermer, au moyen d'une large porte, sur la rue E. La pierre de seuil est restée, encastrée entre deux pieds-droits mutilés.

De l'autre côté de la rue E, le côté du trottoir, et jusqu'à la rue F, il y avait encore des **maisons**. Dans l'une d'elles (XVI), presque à l'entrée, se voient encore les lieux d'aisance, pour ainsi dire intacts, bâtis dans le mur, presque à l'entrée (c) : une pierre cubique, percée d'un trou rond de haut en bas, et au dessous un carrelage de briques pourvu de rebords et qui descend obliquement jusqu'à l'égout. Au dessous de la boutique N<sup>o</sup> I se trouve la pièce qui servait au chauffage de la maison : c'est la chambre de chauffe (*praefurnium*), située à une assez grande profondeur, du côté de la rue, et munie d'une porte, avec la cheminée d'où l'air chaud pouvait se répandre directement dans la pièce voisine, à travers le pavement. Les piliers en trachyte de l'hypocaustum sont encore là, supportant une grande partie du pavement, encore intacte ; sur le mur opposé à la cheminée, les débris des conduites à air chaud sont restés fixés. Par les trois ouvertures dont ce mur est percé au-dessous du pavement, l'air chaud pouvait se répandre plus loin, sous le pavement d'une seconde chambre où l'hypocaustum ne se composait plus que d'un seul canal.

Au-dessous de la boutique N<sup>o</sup> II, en s'éloignant de la rue, on trouve un pavé en mosaïque de couleur, à la vérité dans un état défectueux, mais que ses ornements et son exécution soignée ne rendent que plus intéressant.

Au coin que la rue F forme avec la rue E en bifurquant vers le sud, s'élevait

### un second bain public

qui se distingue par la disposition de son chauffage central (voir le plan XIX).

On entrait par l'étroite rue F, il fallait ensuite traverser une pièce, apparemment pourvue d'un hypocaustum, pour parvenir à la salle d'attente (*apodyterium*), que longeait la rue E, et reconnaissable aux petites pierres en mosaïque, vestiges du pavement. Plus loin, dans la pièce voisine, où conduisait une porte dont le seuil a disparu, nous voyons en face de l'entrée deux bassins (d et e) entièrement semblables quant à la forme et la disposition, et si exigus qu'ils ne pouvaient servir qu'à une seule personne. Le fond de ces bassins est formé de briques plates, et le niveau n'en est inférieur à celui de la pièce que de la hauteur d'une marche : il devait donc y avoir un rebord, cimenté dans les longues pierres servant de soubassement et qui sont encore là. Des degrés intérieurs, dans l'un des bassins, un seul est resté en place, à l'angle, et deux dans l'autre bassin.

Dans l'étroit espace compris entre ces deux bassins, trois degrés conduisaient (2) à la grande piscine commune (*natio*), munie d'escaliers des quatre côtés. Le degré le plus haut est à 1 m 30 au-dessus du fond, lequel est couvert d'un revêtement de briques. Il est resté en outre le banc inférieur et l'escalier en quart de cercle, tous deux en pierre, qui occupent les angles. L'eau pouvait s'écouler par la rigole, située sous l'entrée, où se déversait aussi celle des deux petits bassins. Aucun des bassins ne pouvait être chauffé.

Le grand bassin occupe le milieu du bâtiment, et les locaux qui pouvaient être chauffés s'alignent tout autour. Dans chacun de ces locaux, le chauffage avait lieu de la même manière, c'est-à-dire à travers le pavement, au moyen de l'hypocaustum. Mais il ne subsiste plus que les piliers de trachyte sur lesquels reposait le pavement. La hauteur en est marquée par les pierres de seuil, encore en place. Toutes les pièces étaient chauffées au moyen d'une cheminée unique, et de telle sorte que l'air chaud pouvait passer d'une chambre dans l'autre par les ouvertures pratiquées dans les cloisons. La cheminée (3) était placée derrière le grand bassin, entre deux pièces pourvues d'absides en demi-cercle et qui, étant les plus chaudes, devaient nécessairement servir de *caldarium*. Mais la présence d'un double *caldarium* ne peut s'expliquer autrement qu'en supposant deux sections séparées: une pour les hommes et l'autre pour les femmes. La cloison placée entre les deux *caldaria* ne les séparait qu'au dessus de l'hypocaustum. Après le *caldarium*, nous trouvons encore de chaque côté deux locaux qui pouvaient être chauffés. L'entrée de l'une des sections (il est naturellement impossible de savoir laquelle était celle des hommes et laquelle celle des femmes) se trouvait à gauche du grand bassin, et celle de l'autre à droite, par la chambre aux deux bassins.

Les bains avaient aussi une dépendance: c'était une salle carrée (4), faisant fortement saillie, on y accédait du côté de l'est, par une petite chambre et un étroit couloir, toujours en partant de la pièce aux deux bassins. Les restes de l'hypocaustum, et plus encore les traces — extrêmement fortes — laissées par le chauffage indiquent la destination de cette pièce: grâce à la sécheresse de l'air, elle convenait encore mieux que le *caldarium* à la transpiration et rendait par conséquent les services que les Romains attribuaient au *laconicum*.

Quittant maintenant la rue *E* et tournant, à l'ouest des bains, dans l'étroite rue *F* — des dalles en recouvrent l'égout par endroits — plus loin, à main droite, nous pouvons plonger le regard dans deux maisons fort étroites et qui n'en paraissent que plus longues (*XVII* et *XVIII*). La seconde (*XVIII*) avait deux entrées l'une à côté de l'autre, les seuils étant taillés dans la même pierre. Les deux portes, ici comme ailleurs, ouvraient du dehors au dedans: l'une était étroite et à un seul vantail, tandis que l'autre était large et en avait deux. D'ailleurs, ces deux maisons font voir combien peu la disposition caractéristique des

habitations de Pompéi était observée chez nous. D'autant plus intéressante est

### la grande maison

dont les ruines s'étendent en face de nous, derrière les bains. La partie postérieure de cette habitation donnait sur la rue F. A droite des deux rangs de constructions rectangulaires dont les murs n' étaient de pierre qu' à leur partie inférieure, tandis que le reste était en bois, et qui devaient être les communs, nous voyons le **bain privé** de la maison (XXIII). Les deux parties les plus intéressantes sont actuellement couvertes par la baraque No III. L'une est un bassin à eau froide (*frigidarium*), encore en si bon état qu'il pourrait servir aujourd'hui, la seconde est le vestiaire (*apodyterium*), dont il n'est guère resté que le pavement en mosaïque, d'autant plus remarquable d'ailleurs. Sur un fond blanc, encadré de méandres, des pavés noirs et des pavés gris dessinent trois figures d'hommes. Deux sont occupés à lutter ensemble: la figure noire a soulevé la figure grise qui, malgré tous ses efforts, va être terrassée. C'est une scène de la *palestre*. Les lutteurs sont des athlètes. Outre leur nudité, leurs cheveux noués en touffe sur le crâne (*cirrus*) en sont la preuve. La troisième figure, accroupie, est le surveillant, la baguette à la main. Pour compléter le tableau, voici, en haut à droite, la palme, symbole de la victoire, elle est surmontée de trois raclours (*strigiles*), enfilés l'un à l'autre, instruments dont les lutteurs se servaient après la lutte pour se débarrasser de l'huile et du sable dont leur corps était couvert, de l'autre côté une bassine à huile et enfin, au bas, une coupe reposant sur un support: tous objets familiers dans les palestres. Les locaux qui pouvaient être chauffés (*tepidarium* et *caldarium*) se trouvent en dehors de la baraque; nous y voyons du côté sud les rangs de piliers en trachyte, l'abside du *caldarium* et la chambre de chauffe.

Plus loin, vers l'est, vient une cour spacieuse (XXII) qui occupait à peu près le milieu de l'habitation. Elle était bordée de chaque côté d'une galerie à colonnes (péristyle); ces colonnes se dressaient sur les soubassements carrés que l'on voit encore dans la cour. A droite, la première pierre de seuil marque l'entrée du bain. Les diverses pièces d'habitation recevaient la lumière de la cour, par les ouvertures pratiquées dans les portes. C'est ce qui explique la longueur remarquable des deux seuils (côté est) par lesquels le péristyle communiquait avec les locaux situés sur le devant de la maison. En franchissant le seuil de droite, nous arrivons dans un couloir qui pouvait être chauffé et d'où la seconde pièce, située à droite du péristyle, recevait aussi la chaleur. Plus loin, vers l'est, se voient trois seuils: un très long et deux étroits, par lesquels on accédait en d'autres locaux.

Par le long seuil de droite, nous passons du péristyle dans la seconde cour (XX) de la maison. Un pavement en pierres calcaires en couvre encore aujourd'hui la plus grande partie. Un égout passe par dessous, dont nous pouvons suivre le prolon-

gement sur un certain espace au delà du seuil de la porte orientale. Les eaux des pluies étaient recueillies par une dalle carrée, placée, aujourd'hui encore, au-dessus de ce canal et dont le milieu est creusé en forme d'assiette et percé de trous en rosace (*impluvium*). Une des pièces les plus intéressantes de la maison (XXI) donnait sur cette cour par une porte à deux vantaux, comme le montre la pierre de seuil. C'est une grande chambre carrée dont le centre est encore occupé par deux soutassements de pierre sur lesquels s'élevaient les piliers qui portaient la voûte. Les murs en étaient ornés de fresques à motifs végétaux (quelques fragments se trouvent au musée), le sol et la plinthe étaient dallés en marbres de diverses couleurs. En un mot, tout porte à croire que c'était la pièce la plus élégante de la maison : comme l'*atrium* des maisons italiennes au temps des empereurs, elle servait probablement de salle de réception au chef de la famille. Elle est située à un niveau extrêmement bas, ce qui ne peut s'expliquer que par une accommodation aux accidents du sol extérieur. Les deux rangées de trous dans les murs servaient, lors de la construction, à fixer les échafaudages. Le revêtement étant tombé, ils ont réapparu.

Si, revenant à la cour pavée, nous quittons la maison par la porte nord, située le plus haut, nous passons, après avoir franchi la rue E, devant une habitation plus modeste dans laquelle les locaux exposés à l'est étaient chauffés de la même manière que les bains. Ici cependant, le pavement ne recouvrait pas partout un hypocaustum, mais seulement des conduits où l'air chaud circulait. On n'a pas encore trouvé à Pompéi une maison contenant une pièce qui pût être chauffée. Il est vrai que la chose n'était pas non plus nécessaire, comme en Pannonie, dont le rude climat exigeait que dans une maison d'habitation on pût chauffer tout au moins quelques pièces. Nous arrivons enfin au

### Mithraeum (temple de Mithra)

couvert dans toute son étendue par la baraque N° IV (voir le plan XXV, et figure 4.)

Mithra n'était pas une divinité romaine, mais le dieu solaire des Perses, et son culte avait été répandu dans l'empire romain principalement par les soldats qui avaient servi en Orient. Aussi en trouve-t-on surtout les traces là où étaient installés des camps. Les soldats adoraient en lui le dieu invincible (*Sol invictus*) qui protège les armées. Génie de la lumière, il était perpétuellement en lutte avec les ténèbres et symbolisait le triomphe du bien sur le mal. C'est ce qui

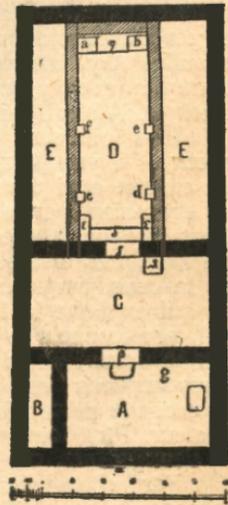


Fig. 4.  
Plan du Mithraeum.

explique comment, lorsque les divinités gréco-romaines ne satisfirent plus les besoins religieux, ce culte, avec son caractère ethnique plus profond, trouva tant de fidèles dans la bourgeoisie et jusque dans les classes pauvres. Des monuments de ce culte ont été mis au jour en trois autres endroits, dans le voisinage des fouilles, et placés au musée. L'un des sanctuaires, d'où proviennent cinq autels (86—90), devait appartenir à une société qui se composait exclusivement d'esclaves affranchis.

Mais le mithracisme n'était pas seulement le plus populaire parmi les cultes orientaux : c'était aussi pour le christianisme le rival le plus redoutable. Quand, en 313, la religion chrétienne fut reconnue par Constantin le Grand religion d'État, ce fut naturellement la fin du Mithracisme. Les temples de Mithra furent abandonnés ou détruits. C'est ainsi que, dès ce temps, notre temple fut enseveli et que, vers la fin du IV-ème siècle, une couche de débris, épaisse au moins d'un mètre, recouvrit le sanctuaire, c'est à cette profondeur en effet que l'on a trouvé un certain nombre de monnaies romaines datant pour la plupart du temps de Valentinien I (364—375), de Valens (365—370) et de Gratien (367—383).

Les Perses adoraient Mithra dans des cavernes. A cet égard, les Romains suivirent leur exemple là où ils le purent, comme par exemple à Râkos, près de Sopron, où une grotte servait de sanctuaire à Mithra. Mais il faut remarquer aussi que, si l'on élevait à ce dieu un véritable temple, on s'efforçait de lui donner l'apparence d'une caverne. Notre Mithraeum fut construit sur la pente du Papföld, et de telle sorte que la partie postérieure, le sanctuaire proprement dit, se voyait à peine au-dessus du sol. C'est ce qui, ajouté aux autres circonstances, explique pourquoi une grande partie des pierres sculptées qui s'y trouvaient ont pu rester cachées jusqu'à nos jours.

L'entrée du temple ne pouvait se trouver que de l'étroit côté oriental, où s'ouvre la porte de la baraque. Dans la première pièce (4. figure A) a été trouvée, près de *g*, une statuette représentant Mercure (p. 34), il est donc probable qu'elle servait de chapelle consacrée à ce dieu. La seconde pièce (C) était le *vestibulum*, d'où l'on accède au sanctuaire (figure 5) proprement dit (cella). Le milieu (D) est situé deux degrés plus bas que la salle précédente. Des corridors (E) se trouvent de chaque côté, ils sont à environ 60 cm plus haut que le sol de la partie médiane. Quatre autels votifs, deux de chaque côté, sont à demi encastrés dans la cloison. Le premier autel de gauche porte l'inscription suivante : *Deo Cauto Pati M. Ant(oni)us Victorinus dec(ur)io col(oniae) Aq(u)inci, aedilis*. C'est aussi ce M. Antonius Victorinus, membre du conseil de la colonie d'Aquincum et remplissant en même temps les fonctions d'édile, qui éleva les trois autres autels. Deux autels étaient consacrés à Mithra, nommé sur l'un *Cautus Pates*, sur le second *Cautes*, tandis que le troisième le nomme la source intarissable (*Fons perennis*). Quant au quatrième autel, il en manque toute la partie supérieure ainsi que l'inscription, à l'exception des deux dernières lignes.

Dans la pièce du milieu, le côté du fond, en face de l'entrée, est bordé d'un banc de pierre assez bas. Dans l'angle gauche (a) se dresse la statue de Mithra. La partie inférieure représente des rochers autour desquels est lové un serpent. Le dieu, sous la figure d'un éphèbe nu, sort de ces rochers (*Mithra petrogenitus*), une torche ardente au point gauche, une épée à la main droite.

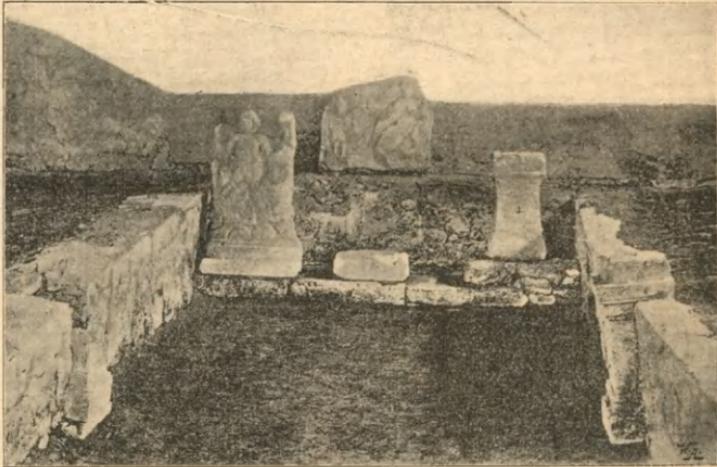


Fig. 5. Le sanctuaire du temple de Mithra.

A l'autre bout du banc de pierre (b), devait aussi se dresser une statue. Le plus regrettable est d'ailleurs la complète disparition du tableau d'autel, placé entre les deux statues, à la hauteur des corridors latéraux. Il a été remplacé par une oeuvre de même genre, le relief mutilé trouvé dans l'ancienne carrière Holzspach, à Békásmegyér, et qui représente le dieu en costume phrygien, agenouillé sur un taureau et plongeant dans le flanc de l'animal l'épée qu'il tient dans sa droite. A gauche, un éphèbe (*Cautes pates*) tient une torche renversée.

En nous rapprochant du musée, nous rencontrons encore sur notre chemin un grand abri en planches protégeant un pavement en mosaïque transporté en cet endroit. Trouvé devant le musée, et ne pouvant être laissé là, il devait être préservé, car s'il manque les parties représentant des personnages (particulièrement au milieu), il est resté dans toute sa grandeur et les divers ornements géométriques en peuvent être reconstitués facilement.

Restent encore

### les fouilles du côté nord,

le long de la chaussée parallèle au talus du chemin de fer.

Les ruines qui se présentent tout d'abord offrent peu d'intérêt. Tout au plus les murs crevassés permettent-ils de supposer qu'ils appartenaient à des habitations, mais celles-ci ne pouvaient être que très primitives. Les deux maisons situées plus loin, vers l'est, sont un peu plus intéressantes, (elles sont désignées sur le plan par les numéros XXVI et XXVII).

Le côté est de la maison N° XXVI est occupé par un long corridor dont le pavement, composé de larges briques en forme de biscottes, est demeuré en grande partie intact. En face de l'abside mi-circulaire en saillie qui servait évidemment de bassin, la large entrée conduisait dans une cour couverte (t) qui, avec les deux petites chambres situées des deux côtés, doit être considérée comme l'*atrium*. Les chambres du midi pouvaient être chauffées. Vers le nord, dans le même corps de logis, se voit l'hypocaustum d'un assez grand local, avec une abside à l'extrémité. Comme celle-ci pouvait être chauffée, il faut y voir le bain appartenant à la maison.

Dans la maison désignée sous le numéro XXVII, parmi les restes des murs, se reconnaît encore, au sud, la cour (6) avec une entrée à l'est, et sur les trois autres côtés des bancs de pierre sur lesquels s'élevaient les colonnes du portique (*peristylum*).

L'édifice le plus éloigné (XXVIII) est le troisième bain public, mis au jour sur le lieu des fouilles. Les ruines de la cheminée d'où la chaleur se répandait dans les trois premières pièces se voient encore au pied de la chaussée. Le *caldarium*, situé près de la cheminée et pourvu d'une abside, était naturellement la chambre la plus chaude. Les deux pièces carrées qui viennent ensuite devaient l'être déjà moins, puisqu'elles ne recevaient l'air chaud qu'indirectement, à travers trois ouvertures visibles dans la cloison. C'était dans la troisième chambre qu'il arrivait le moins de chaleur, aussi était-elle pourvue d'une cheminée spéciale, pratiquée sur le côté opposé à l'abside. Venait ensuite le *frigidarium* avec un bassin à chaque extrémité. Enfin le dernier local était constitué par un grand bassin unique (*natarium*), dont le pavement recouvre deux sortes de conduits. Le canal relié au *frigidarium* servait à l'écoulement de l'eau, tandis que les autres étaient destinés à conduire la chaleur, ce qui prouve que, dans ce bassin, l'eau devait être chaude, ou tout au moins tiède. Au nombre des

### trouvailles

il faut citer en premier lieu les pierres portant des inscriptions, ce sont les plus importantes pour nous, car elles constituent des documents contemporains, où nous puisons les informations les plus dignes de foi sur tout ce qui touche Aquincum. Si les anciens ouvrages qui s'occupent d'Aquincum sont à ce point vieillissés, c'est principalement parce que leurs auteurs ne pouvaient connaître les inscriptions dont nous disposons aujourd'hui. A quelques exceptions près, les pierres que l'on peut voir ici ont été mises au jour depuis que l'auteur de cet ouvrage a l'honneur de diriger les fouilles.

Sur le côté gauche de l'allée qui mène du talus du chemin de fer au musée (figure 6) s'élèvent quatre colonnes de pierre: ce sont des colonnes milliaires comme il y en avait, le long des grandes voies romaines, de mille en mille (un mille romain =  $1\frac{1}{2}$  kilomètre.) Mais, comme il arrivait parfois que le nouveau souverain faisait remplacer par ses propres bornes celles de son prédécesseur,

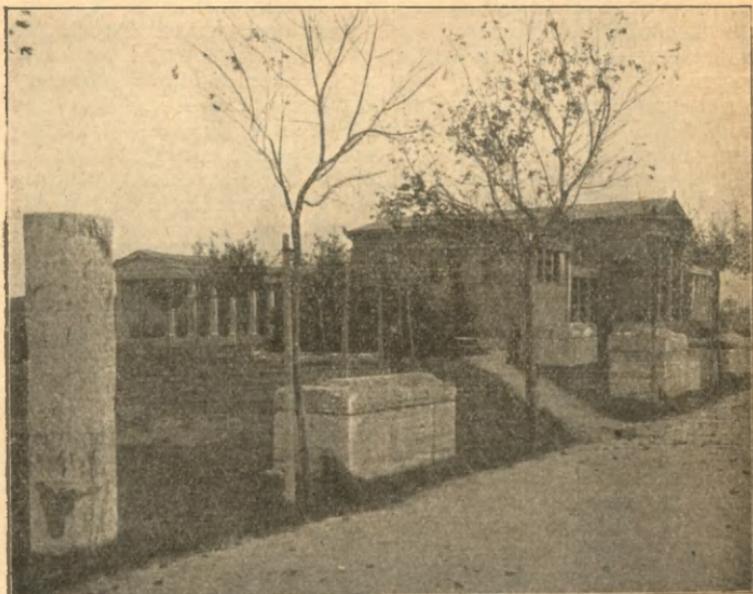


Fig. 6. La colonne milliaire et le musée.

on rencontre souvent au seul et même endroit plusieurs de ces colonnes milliaires, marquant d'ailleurs la même distance. C'est ainsi que se trouvent réunies ces quatre colonnes marquant toutes quatre la distance de deux milles, c'est en effet celle qui séparait le camp d'Aquincum du point où elles furent trouvées (terrain de la briqueterie de Budapest), le long de la route de Brigetio (O-Szöny, cf p. 4). La colonne la plus basse (190) fut élevée par l'empereur M. Opellius Macrinus (217 après J. C.), les deux suivantes (192. 191) par Maximinus, ou plutôt par lui et son fils Maximus, en 235, et la colonne ronde la plus haute (193) par Philippe, en 245. Les trois dernières furent élevées par la *legio II adiutrix*. L'inscription n'est intacte que sur la colonne de Philippe, tandis que sur les trois premières les noms des empereurs ont été grattés, ce qui eut lieu sur l'ordre du nouvel auguste, afin que disparût jusqu'au nom du souverain précédent.

Les sarcophages — ou cerceuls de pierre — s'alignent encore sur deux longues files le long de cette route, comme cela se pratiquait primitivement le long de toutes les voies conduisant hors de la ville. Ce n'est que plus tard qu'ils se trouvèrent ensevelis dans le sol : jusque là, les inscriptions gravées sur les tombes pouvaient, naturellement, être lues de tous les passants. Les peuples barbares qui vinrent ici après la chute de l'empire romain purent encore les apercevoir au dessus du sol et c'est alors, très probablement, que ces tombes furent brisées et dépouillées.

Dans le grand sarcophage (au couvercle brisé), revêtu d'une inscription (189) qui se trouve du côté gauche, entre les colonnes milliaires et le musée, gisaient côte à côte le père et le fils. Le père, *P. Aelius Valerius*, servait en qualité de *speculator* dans la II<sup>e</sup> légion auxiliaire. Le tombeau fut élevé par *Aelia Alexandria* à son fils et à son patron.

Le grand sarcophage qui se trouve du même côté, (214) plus près de la route, est celui d'un jeune homme âgé de 18 ans, 9 mois et 14 jours que son père, *L. Septimius Fuscinus*, de *Mogentiana* (Keszthely ?) où il était membre du conseil municipal (*decurio municipii*), avait envoyé à Aquincum pour en faire un avocat (*scolesticus*). De chaque côté de l'inscription se dresse un Attis.

Du côté droit, tout au bord, est le sarcophage (213) de *Vettia Fortunata*, élevé par son mari *Aurelius (Hierax)*, ancien soldat (*veteranus*) de la II<sup>e</sup> légion auxiliaire. Le sarcophage suivant est celui d'un enfant (216), les deux figures debout de chaque côté de l'inscription représentent : la première *Aurelius Bitus*, trompette (*cornicen*) de la II<sup>e</sup> légion auxiliaire, et l'autre son fils, mort à l'âge de 4 ans, 11 mois et 17 jours. Le tombeau du père est exposé (217) à l'intérieur du musée. (p. 35.) Enfin le petit sarcophage mutilé, sans couvercle (58), contenait les cendres d'un soldat de Mursa (Eszék), ramenées de Perinthus (Asie-Mineure) par sa femme et ses deux filles.

Sur les parties gazonnées de la place située devant le musée gisent surtout des fragments d'édifices ; l'autel votif (200) debout au milieu du rondeau fut élevé à Jupiter par *M. Antonius Sotericus* en son propre nom et au nom des siens. On voit aussi un sarcophage de chaque côté de l'entrée principale. Celui de gauche (78), avec la moitié de couvercle, fut élevé par *Calpurnius Eutropus* à son frère qui, suivant l'inscription, était *natione Italus* et servait dans la II<sup>e</sup> légion auxiliaire en qualité de simple soldat (*miles*).

Sous les deux portiques, devant les ailes du bâtiment, sont placés des autels votifs (*arae votivae*) comme on en dédiait aux diverses divinités, mais le plus souvent au plus important des dieux romains, à *Juppiter optimus maximus* (I · O · M) Dans le corridor sud, un autel (sans numéro) est dédié SOLI · DEO (au dieu du Soleil). Aux deux bouts du corridor sont des pierres funéraires mutilées ; sur celles qui sont placées l'une en face de l'autre, du côté nord (150. 151), apparaissent des femmes en costume barbare, avec un chariot à quatre roues.

La pierre (194) qui se trouve dans le hall, à droite de l'entrée, avec un aigle au sommet, marquait la tombe d'un certain Trovctissa (nom celtique), fils de *Reginus*. Celui-ci était de Treveri (Trèves) et servait dans une troupe de cavalerie auxiliaire (*ala I Auriana*) inconnue chez nous jusqu'ici, où il touchait une fois et demi la solde ordinaire (*sesquiplicarius*). Sa tombe fut élevée par son frère et héritier *Receptus*, qui était lui-même *sesquiplicarius* dans la troupe auxiliaire désignée sous le nom de *ala II Asturum*. Les deux chevaux conduits par un serviteur (au-dessous de l'inscription) sont probablement en rapport avec le grade du défunt. A côté, la pierre mutilée (149) est celle de la tombe que *P. Aelius Provincialis*, porte-enseigne (*signifer*) de la II<sup>e</sup> légion auxiliaire, se fit élever, à lui et à son épouse *Pompeia Valentina*. L'équerre signifie que le porte-enseigne conduisait aussi les travaux. Le cavalier avec le cheval qui se voient sur la dalle scellée au-dessus de cette pierre se rencontrent sur les tombeaux des soldats, mais les outils (crampon et compas, ainsi que l'„*ascia*“) se rapportent au métier de charpentier et, là aussi, désignent exactement des fonctions spéciales. A gauche de la porte, sur une large dalle funéraire, est représenté le défunt allongé sur un lit ; devant lui, un trépied chargé de nourriture. Ce motif, rare chez nous, n'en est que plus fréquent en Rhéanie, sur les tombes de soldats. Ici l'inscription mentionne *T. Mercasius Hermes*. La pierre exposée à côté est malheureusement mutilée. Les figures, taillées d'un trait vif dans le calcaire blanc, représentent une femme entre deux soldats l'épée au côté, leur *paenula* épinglée par devant. La frise représente des animaux, taureau, ours, cheval et léopard, qui s'attaquent les uns les autres, ces figures sont frappantes de vie et de naturel. Celles des jeunes serviteurs représentés des deux côtés du trépied, sur lequel se voit un pain et une tasse munie d'une anse, ont quelque chose de rococo. Au bord : des Attis, ces mélancoliques figures que l'on voit toujours deux à deux. La table de pierre scellée dans le mur, au-dessus de l'entrée (34) était placée primitivement sur un édifice, en l'espèce un temple, élevé par *P. Cornelius Corinthus* en témoignage de gratitude, pour être devenu *Augustalis*, prêtre de la maison impériale. Les autres pierres encadrées dans les murs étaient des monuments funéraires, à l'exception d'une seule (43) qui évidemment représente Oreste.

\* \* \*

L'intérieur du musée est décoré de peintures à l'instar des habitations mises au jour à Pompéi, les murs latéraux de la salle centrale, les plafonds des chambres situées aux deux coins etc sont la reproduction de peintures murales de Pompéi.

Seuls, les urnes et les vases placés au sommet des vitrines, dans la salle centrale, sont préhistoriques : ils proviennent aussi du territoire de Budapest (les urnes ont été trouvées dans le terrain avoisinant l'égoût collecteur de l'avenue de Soroksár).

A l'exception de ces objets, le musée ne contient d'ailleurs que des antiquités **romaines**; la plupart des pierres proviennent de différents points d'Obuda, les autres objets ont été mis au jour au cours des fouilles méthodiques et complètent le tableau que, grâce aux ruines, nous pouvons nous faire de la vie d'Aquincum au temps des Romains.

Dans la salle centrale, les cimetières romains représentés sur les deux dessins placés à l'entrée, de chaque côté, furent découverts l'un sur l'emplacement de la briqueterie de Bude, aujourd'hui disparue, et l'autre sur le terrain où s'élève à présent la distillerie Leipziger. Aux environs de la gare d'Obuda (ligne d'Estergom), et près du Danube, dans l'enceinte de l'usine à gaz, des tombes occupaient également des espaces assez considérables. Les plus riches, des sarcophages pour la plupart, se trouvaient le long de l'avenue de Vienne (Bécsi-út). Mais on a trouvé également des tombeaux au sud d'Obuda, et c'est dans la Grand'Rue (Fő-utca), dans le II<sup>e</sup> arrondissement, sur l'emplacement de la Redoute (Vigadó), qu'ont été découverts les plus anciens.

La grande vitrine, au milieu de la salle, est destinée aux objets trouvés dans les tombes, c'est à dire ceux que l'on plaçait à côté des défunts. Les urnes de la première époque, où l'on brûlait les morts, ne contiennent guère que des cendres. Ces urnes étaient désignées par des tablettes de pierre. Les trouvailles les plus considérables consistent en sarcophages dans lesquels, par la suite, (III<sup>e</sup> siècle et première moitié du IV<sup>e</sup>) on ensevelissait les morts. Ils contiennent presque toujours des pièces de monnaie qui fournissent les données les plus propres à nous renseigner sur la date de la sépulture, mais on y a trouvé aussi quelques vases d'argile, des lampes et, dans les tombes de femmes, des flacons de parfums, des nécessaires de toilette, dont il est resté les crampons de bronze, puis des fibules et, ça et là, des bijoux d'or, d'os ou d'agate: principalement, en un mot, les objets que, de son vivant, le défunt avait affectionnés. Plus tard, dans les misérables années de la fin du IV<sup>e</sup> siècle, les tombes creusées dans la terre ne furent plus entourées et couvertes que de briques ou encore de dalles fragiles et mal ajustées, fournies pour la plus grande partie par des pierres déjà taillées autrefois, très souvent des dalles funéraires mutilées. Dans ces dernières tombes, c'est tout au plus si l'on rencontre ça et là un vase ou encore une fibule en forme de T.

Parmi les 32 lots composés des objets trouvés dans les tombes et que l'on peut voir, séparés les uns des autres, dans la partie supérieure de la vitrine, les plus intéressants sont les suivants: le lot N<sup>o</sup> 1 contient entre autres deux statuettes de bronze: un Mercure assis, avec sa bourse, et un nègre nubien tenant à deux mains un plateau: ornement de table favori, à ce qu'il semble, surtout dans les boudoirs. Ce specimen — d'une rare beauté — de la sculpture alexandrine (II<sup>e</sup> siècle avant J. C.) est remarquable aussi au point de vue de l'histoire de

l'art. De côté, à gauche, la pièce la plus rare trouvée dans la tombe *IX* est un relief sur ivoire représentant Omphale avec la massue d'Hercule, et coiffée de la peau de lion, tandis que le demi-dieu, amant soumis, est habillé en femme. A côté, un de ces tubes d'or qui se portaient suspendus au cou et contenaient une amulette. Puis une bague d'or montée d'une améthyste gravée (entaille) représentant l'empereur Caracalla (198—217). Ce lot ne peut donc remonter à une époque antérieure. Dans la tombe *X*, outre un collier et deux médailles ainsi que deux flacons en forme de ballons, des lambeaux de vêtements ont été trouvés sur un squelette de femme encore intact, des morceaux de la toile imprégnée qui couvrait la poitrine et des lames de liège dont était faite la semelle des sandales. Dans la tombe *XI*, de nouveau, se trouvaient deux flacons en forme de globes, caractéristiques du dernier siècle. Le lot *XXVIII*, à côté, se distingue surtout par ses vases de bronze, puis vient le lot *XXVII*, que l'on peut dire le plus riche de tout ce musée. Le sarcophage où furent trouvés ces objets fut découvert avenue de Vienne (Bécsi-út), au N<sup>o</sup> 102, dans le terrain de la chapellerie Gross et Weisz. Il était en parfait état mais ne portait aucune inscription: on ignore donc le nom de la femme dont il contenait les restes, mais parmi les bijoux ensevelis avec elle est un pendentif en or où se lisent des vers grecs que l'on peut traduire ainsi:

Quoi qu'on dise,  
 Peu m'importent ces propos;  
 Tu m'aimes: cela te fait honneur.

C'est aussi là que furent trouvés les deux pendants d'oreilles en or, les deux médaillons à tête de Méduse, qui ornaient une paire de mules, deux épingles à cheveux et les restes d'une résille, une capsule et un petit tube servant tous deux à contenir une amulette. Le peigne est en os, de même que le fuseau placé à côté. De tels objets ne sauraient désigner qu'une tombe de femme. Les perles sont serties dans l'agate, de cette fine espèce que les Romains préféraient dans leurs bijoux. Dans les tombes de femmes de ce temps, c'est-à-dire des derniers siècles, le nécessaire de toilette, en forme d'armoire, fait rarement défaut: le bois est tombé en poussière, mais les coins (en mauvais argent) sont demeurés. Le flacon en forme de siphon est de nouveau une forme caractéristique du IV<sup>e</sup> siècle. Quant au contenu de la tombe *XXXII*, trouvée dans la briqueterie Bohn (anciennement Victoria) on n'a pu en sauver — à ce qu'il semble — qu'un broc de bronze et une grande quantité de boutons plats dont ici encore, évidemment, était ornée la cassette de bois.

Dans la partie inférieure de la même vitrine se voient le fond de plomb d'un sarcophage, un bassin d'argile servant de cerceau à un enfant, et trois tombes de briques de diverses sortes.

La plupart des vases d'argile exposés dans les vitrines 1 et 2 et dans les vitrines 5 et 6, placées de l'autre côté, proviennent

également de tombeaux, ce qui en explique la conservation. La plupart avaient été destinés à des usages domestiques : tels sont les cruches à anse, brocs, pots, marmites et verres, semblables d'ailleurs à ceux que l'on fabrique de nos jours. Par contre, les grands verres aux flancs incurvés (vitrine N° 2) ont une forme typiquement romaine, de même que les „urnes à portrait“ (dont une se voit dans la vitrine N° 2, sur le 3<sup>e</sup> rayon). Par contre, les vases plus rebondis ont dû servir d'urnes : fermés par un couvercle et placés dans la terre, ils contenaient les cendres des morts (vitrine N° 5). Les deux trouvailles les plus récentes sont exposées sur l'un des rayons de la vitrine N° 6 : en construisant la raffinerie Leipziger, on trouva près des tombes de briques deux sarcophages de pierre qui n'avaient pas été brisés. De l'un de ces sarcophages proviennent : les deux flacons de verre (formes romaines des derniers siècles), l'anneau d'or monté d'une achâte, une petite ampoule de verre où étaient cachés la chaîne d'or et le bracelet d'agate à ferrets d'or ; enfin un morceau du bois de la cassette, avec la feuille de bronze, des plaques de bronze lisses et une boîte en os. Le second sarcophage n'aurait contenu que des fragments de planches et un peigne en os, mais on aurait trouvé au dehors, à côté, les plaques de bronze, avec boutons coniques et renflements circulaires (éléments typiques de l'art d'ornementation romain), qui ne pouvaient servir qu'à recouvrir une assez grande caisse. On remarque surtout la poignée et la plaque percée, ornée de feuilles à vrilles.

Dans les vitrines placées en face de l'entrée se voient des objets trouvés en divers endroits et dont les plus remarquables sont les suivants : (vitrine N° 3).

4. Statuette de Minerve sur un socle ; 8. pied d'homme en bronze doré, ayant appartenu à une grande statue, le pied est chaussé d'un de ces souliers à lanières réservés aux personnages ayant rang de sénateurs (*calceus senatorius*) et naturellement aux empereurs (p. 20) ; 9. cruche de bronze, à anse, embouchure en forme de bec ; 19. tasse de bronze, semée de grains d'argent ; 11. cruche d'argent, que sa forme caractéristique date de la fin du IV<sup>e</sup> siècle ; 12. grande main d'homme (fragment de statue) trouvée au même lieu que le pied (près du macellum), mais plus tard ; 13. statuette de Mercure, en bronze, dont la sveltesse remarquable rappelle le style du sculpteur grec Lysippe ; 14., 15., 16. groupe formé d'un lion à tête de boeuf entre deux jeunes gens portant des torches (mutilés-) ; 18. statue de pierre représentant un jeune homme portant une torche (entière, — ces quatre dernières pièces proviennent du Mithraeum de Malomdülö) ; puis 19. statue d'Attis et 20. autre Attis, aux pieds mutilés (ces deux dernières pièces forment un ensemble) ; enfin 21. tête de l'empereur Marc-Aurèle (161—180), en pierre. Dans la seconde vitrine (N° 4) se voient :

1., 2. deux têtes de pierre, dont la première pourrait être celle d'un Attis et la seconde celle d'un poète grec (Sophocle ?) ; 3. portrait romain, du dernier siècle ; 4. tête de Jupiter ; 6. et 7.

tête et corps de Mercure, provenant du Mithraeum (p. 25.); 8. Vénus de terre-cuite; 9. tête de Génie (pierre) à couronne murale; 10. buste d'homme chauve en terre-cuite de Rhénanie; 12. tête de Mercure en terre-cuite; 13. torse de satyre, en marbre; 14. statue de pierre de la Victoire; 15. plaque votive (ex-voto) avec Silvain, divinité particulièrement vénérée en ce pays, gardienne des jardins (domesticus) et des forêts (silvestris); 16. idem, avec les dieux infernaux : Pluton (Dispater) et Proserpine, assis, à côté de Pluton est Cerbère aux trois têtes; 17. image en relief de Silvain; 18. statue d'Icare, au bras gauche (le seul qui reste) les rubans qui retenaient ses ailes; 19. la plus belle plaque représentant Silvain, avec les attributs de ce dieu : sécateur et rameau de chêne, un chien est à ses pieds; 20. statue de Silvain; 21. Fortune; 22. Silvain et enfin 23. autre plaque représentant Silvain.

Entre les vitrines, d'un côté, statue de pierre de Venus Victrix, assise; en face : une grande statue de femme qui appartenait à un tombeau.

Les deux statues de plâtre sont des copies représentant les empereurs Antonin le Pieux (138—161) et Marc-Aurèle (161—180).

Près de chacune des ouvertures latérales se voit un autel de pierre; sur l'un de ces autels, du côté sud, est gravée en lettres rouges cette inscription : *Nemesi Primus*, les lettres de la troisième ligne : *v(otum) s(olvit) l(ibens) m(erito)* ont été simplement peintes.

Dans l'escalier menant au couloir sud, on a placé, près de la statue de la Victoire, un autel élevé à Esculape par le médecin (medicus) de la II<sup>e</sup> légion auxiliaire et, immédiatement au dessous, la plaque votive qui s'y rattache (ces deux pièces ont été trouvées devant le N<sup>o</sup> 1 de l'avenue Nicolas (Miklos-ut), à Obuda, ils furent dédiés (optio) à Esculape et Hygia par le sous-officier dirigeant l'hôpital (*valetudinarium* — c. f. p. 10.)

Les autres pierres placées dans ce couloir sont numérotées pour la plupart, ce sont : d'abord la pierre tombale de *Claudius Satto* (208), grand relief représentant Priam agenouillé devant Achille; au dessous, la pierre antérieure d'un sarcophage (72) avec deux figures en deuil, plus loin la pierre tombale d'une mère (97), son enfant au maillot entre ses bras; au dessous, un autel mutilé (121) pour le salut de Caracalla; plus loin et au dessus une pierre tombale avec deux portraits en buste, puis le milieu d'une pierre tombale (61) représentant un buste de femme; aux épaules, les larges agrafes si caractéristiques pour le costume des autochtones de ce pays, enfin, en face de l'entrée, la pierre tombale de *Castricius Victor* (157), sur laquelle est représenté le défunt, originaire de Como et soldat de la II<sup>e</sup> légion auxiliaire, casque en tête, cuirassé, l'épée fixée du côté droit à une sangle, le poignard au *cingulum* (ceinture d'où pendent des lanières) de l'autre côté. Il tient de la main gauche un bouclier ovale et de la droite deux javelots (*pila*). C'est seulement sur les pierres tombales plus anciennes que l'on représen-

tait ainsi les soldats, ce qui ne se voit d'ailleurs chez nous dans aucun autre musée. De l'autre côté, la grande pierre tombale (217) représente le trompette (*cornicen*) de la II<sup>e</sup> légion auxiliaire, la trompette à l'épaule, mais en costume civil, un simple ceinturon le distinguant d'un bourgeois. Ce costume date déjà de la fin du III<sup>e</sup> siècle, alors que la garde sur les frontières était assurée surtout par les citoyens et que cette obligation passait de père en fils : aussi le fils d'*Aurelius Bito* est-il représenté sur le socle dans la même tenue que son père, avec un ceinturon tout semblable. Au centre, du côté des fenêtres, se voient cinq autels (102—106) sans inscription, provenant du Mithraeum de Malomdulő, un relief fixé au mur (91) représente Mithra tuant un taureau (trouvé à Nagy-Kovácsi). Une plaque semblable, au même mur, est encore un monument mithraciste; elle a été trouvée à Obuda, au lieu où s'élève la mairie de l'arrondissement. Parmi les pierres tombales placées de ce côté, mentionnons particulièrement celle de *Valerius Marcellus* (198), soldat de la II<sup>e</sup> légion auxiliaire et originaire de Vercellae (Vercelli), puis celle (94) de *T. Aurelius Numerius*, médecin de la *legio XXII primigenia* qui tenait garnison à Mayence (Mogontiacum). Le bouc gravé au sommet était l'insigne de cette légion.

Les antiquités exposées dans les pièces suivantes (coin sud) appartenaient surtout à l'aménagement intérieur des maisons.

Les deux premiers tiroirs (7 et 9), dans les armoires placées à l'entrée, contiennent les médailles trouvées ça et là au cours des fouilles. Elles sont rangées par ordre chronologique : comme on peut le voir, abstraction faite d'un as et de quelques pièces datant de la république, des monnaies à l'effigie des premiers empereurs étaient déjà en circulation chez nous, mais Vespasien (69—79 après J. C.), Domitien (81—96), Trajan (98—117) sont les premiers qui soient représentés par un grand nombre de monnaies. La dernière de la série est une monnaie à l'effigie de Flaccilla, épouse de l'empereur Théodose I (367—395). Après cette série de médailles viennent encore plusieurs lots, entre autres : celui du Mithraeum, composé de menues monnaies de bronze du IV<sup>e</sup> siècle, enfouies sous le règne de Gratien (367—382 après J. C.), quand le sanctuaire de Mithra était déjà enseveli dans le sol jusqu'à un mètre de hauteur; puis celui de la rue Török, composé de deniers de la république, et celui du Lágymányos, composé de trois pièces dont la légende RAVIS montre qu'il s'agit de monnaies de la tribu des Eravisci, frappées à l'imitation des deniers de la république. Puis viennent (tiroir 11) les lampes d'argile dont on se servait généralement pour éclairer les chambres intérieures. La plupart sont à un seul bec, mais il s'en trouve aussi qui en avaient deux, trois ou davantage. Il y avait même une lampe où brûlaient en cercle un grand nombre de flammes et qui pouvait s'accrocher, mais il n'en reste que les débris. La pièce la plus remarquable est sans contredit une lampe affectant la forme d'une tête de bébé. Un certain nombre de ces lampes sont couvertes de divers ornements

(gladiateurs, cruche etc), sur d'autres le nom du fabricant : *Fortis, Crescens, Octavus, Strobilus, Ursio, Cassius* etc se lit sur le fond. Le tiroir 13 contient des objets en os, tels que des aiguilles et des épingles, la tête de celles-ci affectant généralement la forme d'une pomme de pin. L'une est ornée d'une tête de femme, un manche de couteau se termine en mufle de lion. Nous y trouvons encore des cueillers, des dés à jouer, des jetons ronds servant à jouer ou à calculer, et, au dessous, trois tickets d'entrée à l'amphithéâtre ou aux bains.

Dans l'armoire faisant face à l'entrée, le tiroir 15 contient des objets en verre, parmi lesquels des vitres, les débris d'une vitre, avec le mortier, des goulots et des culs de bouteilles, des fragments de coupes en verre poli, au milieu une main, des anneaux (dont l'un porte ces mots : *Ave Pia*), des fragments de bracelets, toutes sortes de perles, une série de chatons de bagues, entre autres des entailles, dont plusieurs ornés de dessins intéressants (cheval à tête de coq, cigogne écoutant un lièvre qui joue de la flûte), là sont placés aussi les quelques objets en or que l'on a pu encore trouver, tels que des pendants d'oreilles et des chaînettes, et tout en bas une image votive et un disque orné de dessins mystiques (images de la Lune et du Soleil, deux cavaliers etc.), en plomb tous les deux. Le second disque de plomb, percé, dut constituer une belle parure.

Les bronzes remplissent les trois tiroirs suivants. Dans le tiroir N<sup>o</sup> 17 sont des aiguilles, des cueillers, des instruments de médecine, par exemple des sondes, puis des anneaux, dont quelques-uns en argent, des plaques de fibules et des porte-parfums émaillés, des disques ornés de merveilleux millefiori, deux balances, des agrafes (*fibulae*) dont deux sont en forme de cigales, mais la plupart en T, enfin des pendentifs, des boucles, des crampons etc. Au milieu du tiroir N<sup>o</sup> 19 est une petite armoire formée d'un grand nombre de menues plaques de bronze et divisée en tiroirs, au dessus un disque de bronze orné d'un Génie en relief, un aigle, le dieu solaire (*Sol*), Jupiter et Minerve, tous trois en bronze, puis un phallus, deux lampes (dont l'une est en forme d'oiseau), un équerre de maçon, et plus bas des clefs, des têtes de clous, des anneaux, puis, sur le côté, des poignées et enfin, au-dessous de la petite armoire, un fragment de diplôme militaire avec le nom des témoins.

Dans le tiroir N<sup>o</sup> 21 sont placées les trouvailles les plus récentes : tout en haut une escarcelle (mutilée) comme celles que les soldats portaient attachées au bras, une poignée de caisse, en bronze ornementé, plus bas des fragments de cuirasses en écailles et en lames, avec une plaque rectangulaire trouée, puis le bout d'un fourreau et, aux deux côtés de la grande poignée de bronze, des fibules, dont trois du type dit „pannonien“, enfin divers instruments médicaux, et au milieu une de ces *strigiles* que les lutteurs employaient pour se débarrasser de l'huile dont ils s'étaient enduit le corps (cf. la mosaïque aux athlètes, p. 23), et au dessous deux cueillers de bronze.

Dans le tiroir inférieur de cette même armoire sont placés divers objets de fer. Ceux du tiroir 16 forment un lot distinct, car ils furent trouvés récemment sur le sol d'une chambre romaine où ils étaient mis en tas : ce sont tous des outils de charpentier : doloires, hache à deux tranchants, cognée, quatre merlins (*ascia*), toutes sortes de ciseaux et de forets, deux tenailles, deux fers de varlope et enfin le plus intéressant de ces outils : un récipiangle en bronze ornementé. Dans le tiroir 18 se trouvent entre autres : tout en avant, des clefs de fer, au milieu desquelles sont placés de ces stylets dont on se servait pour écrire sur les tablettes de cire ; dans le tiroir N<sup>o</sup> 20, des pics, des haches, des traverses provenant de meules ; dans le tiroir N<sup>o</sup> 22, au fond, un milieu de bouclier, des pointes de lances et de dards, de ces étoiles à quatre branches dont, à ce qu'il semble, les Romains se servaient déjà, en les semant sur le sol, pour se défendre contre les attaques de la cavalerie, en un mot les quelques pièces pouvant être classées dans la section des armes. Le tiroir inférieur (N<sup>o</sup> 24) de l'armoire de droite contient aussi de la ferraille : cercles, anneaux, lances. Dans le tiroir N<sup>o</sup> 26 se trouvent les objets de plomb ; de nombreux fragments de conduites d'eau, mais dont aucun ne porte une marque ; au milieu, un grand chaudron ; par devant, divers poids dont le plus grand et le plus beau appartenait à une balance décimale ornée d'une face humaine regardant dans deux directions différentes ; parmi les poids sphériques se trouve une livre romaine marquée I (298 grammes). La livre romaine (*libra*) pesait 327 grammes. Les plaques de plomb rectangulaires étaient aussi des poids. La plupart des poids de pierre placés dans le tiroir N<sup>o</sup> 28 ont été découverts sur l'emplacement du marché. Quelques-uns portent des chiffres gravés, tels que V ou X, indiquant le nombre de livres. Enfin, des mortiers et des plateaux de pierre ont été placés sur le rayon N<sup>o</sup> 30, ainsi que des grattoirs à peinture et des couleurs.

Les tiroirs supérieurs nous permettent d'étudier les poteries les plus diverses. Le tiroir N<sup>o</sup> 23 contient des débris de poterie en „*terra sigillata*“, terre brillante revêtue d'un vernis rouge ; on y voit simplement les noms des artisans qui fabriquèrent ces ustensiles, des tasses pour la plupart. Les plats étaient ornés à l'extérieur de dessins en relief obtenus au moyen de modèles. Un observateur attentif peut y découvrir (tiroir N<sup>o</sup> 25) plus d'une scène intéressante. Dans le tiroir N<sup>o</sup> 27 sont placés, en haut, des débris de vases en barbotine (c'est-à-dire préparés suivant le procédé qu'emploient les pâtisseries pour orner leurs gâteaux), et décorés de dessins gravés ; ils sont aussi recouverts d'un vernis rouge (ce sont donc encore des vases en *terra sigillata*) ; plus bas sont les débris de poterie fine, à vernis noir, entre autres une pièce (*terra nigra* de Rhénanie) portant une inscription latine en lettres blanches ; le reste est de la poterie à vernis plombifère vert et jaune. Dans le tiroir N<sup>o</sup> 29, les fragments de plats et de plateaux en graphite gris valent mieux que ces

maladroites imitations de vases en terra sigillata ; sur quelques uns se lit RESATVS, nom d'un habitant de l'endroit.

Sur les deux rayons supérieurs de la vitrine N° 31 sont exposés divers plats et assiettes, la plupart en pièces rapportées mais dont, si défectueux qu'ils soient, la forme entière se devine. Les plus grands plats en terra sigillata nous vinrent de l'occident, où se rencontrent les mêmes images en relief. Parmi les tasses et les verres se trouve une pièce assez grande, à ornements de barbotine, et une autre plus petite, qui malheureusement s'est brisée et dont il manque des morceaux, mais remarquable par ses ornements, qui sont taillés en creux. Sur l'un des rayons inférieurs s'alignent les vases de verre encore intacts, qui ne sont ni aussi nombreux ni aussi beaux qu'ailleurs, mais de formes assez variées. Tout en bas sont de grandes cruches qui ne proviennent pas de tombes.

Les deux dernières vitrines — de chaque côté de l'entrée — sont pleines de toutes sortes d'ustensiles en argile qui ne doivent pas être séparés, car au lieu même où ils furent trouvés — sur le terrain de l'usine à gaz, près du Danube — ont été mis également au jour, à côté de deux fours à chaux et de trois grands fours à briques, un grand nombre de fours plus petits, qui servaient à la préparation des poteries de moindres dimensions, l'ensemble représentant les vestiges de deux ou trois ateliers de poterie voisins l'un de l'autre. Dès la vitrine N° 32, nous voyons les modèles nécessaires à la préparation des poteries. En haut les modèles de tasses, en forme de pots de fleurs ; au milieu des autres modèles de plats, de dimensions diverses, se voit, sur le second rayon, un modèle d'assiette plate sur lequel se lit le nom du potier, sous la forme PACATI. Les ornements en creux offerts par les modèles étaient obtenus au moyen de poinçons qui s'imprimaient sur l'argile encore molle. Nulle part ces poinçons n'ont été trouvés en aussi grand nombre qu'ici. Il y en a entre autres qui ont pu servir effectivement à reproduire certains des ornements visibles sur les modèles de plats. Ceux qui sont placés sur le deuxième rayon portent des feuilles de vignes, de diverse grandeur, et sur les cinq cartons se voient différents dessins, entre autres un poinçon au nom de *Petilius*. Sur quelques-uns des poinçons, les motifs sont en creux : ils servaient à en confectionner d'autres où les dessins étaient en relief et qui servaient à l'impression. Vient ensuite une longue série de poinçons dont il est impossible de connaître l'usage ; on y remarque surtout des figures d'animaux. Parmi les modèles placés sur le quatrième rayon, se voient trois petits moules à gâteaux dont deux ont été trouvés tout récemment dans le terrain de l'usine à gaz : sur l'un de ces moules, Mercure monté sur un bélier, avec ses attributs : le caducée et la bourse, devant lui le coq, derrière lui le scorpion ; sur le second, une figure de jongleuse. Sur le troisième, qui est une trouvaille ancienne, se voit Thésée avec le Minotaure. En bas, la moitié de plat nous représente déjà la marchandise toute prête : comme on le voit,

elle est moins bien réussie que celle que l'on importait. Le flacon d'albâtre placé à côté contenait de l'huile servant à enduire les modèles, afin que l'argile qu'on y enfonçait se détachât plus facilement.

Dans la seconde vitrine, tout en haut, sont les brûle-parfums — plus bas, les terres-cuites à figures, telles que: une statuette représentant un homme debout, le modèle en creux d'une moitié de visage et surtout la pièce la plus remarquable: un



Fig. 7. Disque en terre-cuite.

modèle de masque comique, grandeur naturelle, servant à reproduire les masques d'acteurs; par devant, de petits modèles, en deux parties, de têtes d'hommes et de femmes. On fabriquait encore dans ces ateliers de poterie des moules servant à préparer des espèces de gâteaux semblables à nos pains d'épices. Les dessins étaient en creux, afin de donner des reliefs sur la pâtisserie. Tel est ce disque (figure 7), en bon état, où se voit un empereur debout sur un char (*biga*) à deux roues (triomphe de l'empereur), et couronné par la Victoire (même motif sur un exemplaire mutilé). Si le dessin est en relief sur le disque, on se trouve en présence du modèle. Les allusions historiques sont encore plus claires sur un autre disque, où l'on voit, sous une forme si plastique, les deux empereurs romains se serrer la main, une

Victoire planant derrière chacun d'eux et entre eux un aigle posé sur le globe terrestre. C'est ainsi que les deux souverains sont représentés sur les médailles. Leurs effigies sont assez reconnaissables : l'un est Marc-Aurèle (161—180), l'autre Lucius Verus (161—169). C'était la première fois qu'un second auguste était associé au pouvoir ; il fallait, évidemment, porter pareil fait à la connaissance de l'empire et le célébrer, et c'est à cette occasion que l'on distribua des gâteaux ornés de ce dessin. Un autre disque, mutilé, servant également à préparer des moules à gâteaux, est orné d'un cavalier galopant vers la gauche. Nous revoiyons ce cavalier encore une fois : sur un poinçon, entre deux autres poinçons représentant la Victoire. Mais cette fois-ci le cavalier est entier et sa tête barbue a les allures d'un portrait, où nous pouvons de nouveau reconnaître Marc-Aurèle. C'est encore un poinçon que le Pan badinant avec une chèvre ; il est accompagné d'un disque où le dessin se retrouve en relief. Par contre, la plaque de terre-cuite placée à côté est un modèle en creux, elle représente un Silène ivre, le canthare à la main, vacillant sur son âne. Sur le rayon suivant sont rangés les modèles servant à la confection des lampes d'argile. Ce sont des modèles massifs, dont les empreintes formaient séparément le godet de la lampe et le couvercle, qui de cette façon s'ajustaient exactement. On peut voir plusieurs de ces modèles en bon état ; les signes gravés de côté indiquaient quelle pièce venait s'ajuster à l'autre. En beaucoup de cas cependant, il n'est resté que la moitié du modèle, tantôt la partie supérieure, agrémentée quelquefois d'ornements, tantôt la partie inférieure, dont le fond porte souvent les marques qui se retrouvent sur les lampes elles-mêmes. Quand un nom est gravé sur la partie extérieure du modèle, il en désigne le fabricant, et non le potier qui s'en servait. Les lampes sont plus rares, mais il s'en trouve une grande à deux becs, ornementée, et une autre de même genre, mais plus simple.

Au même lieu où furent trouvés les restes de ces ateliers de poterie étaient empilées, près de l'une des cheminées, les écuelles à broyer qui sont exposées dans le tiroir N<sup>o</sup> 8, sous les monnaies, et c'est de là que proviennent également la plupart des cruches placées dans le tiroir N<sup>o</sup> 10, et les brocs du tiroir N<sup>o</sup> 12, avec les escarcelles (en avant) et des vases déformés et soudés ensemble par suite d'une cuisson défectueuse.

Le grand buste en terre cuite placé au sommet de l'armoire N<sup>o</sup> 33, et qui représente une Minerve passablement défigurée, provient également de nos ateliers de poterie, de même que les deux tours en terre-cuite placées sur les deux autres armoires : comme les parois en sont percées, on croit y reconnaître des phares. Les deux grands pots renflés (*pithos*) contenaient du vin, de l'huile ou des grains, ils sont restés intacts parce que les Romains les avaient enfouis dans la terre.

Deux des tableaux accrochés au mur représentent les ruines du bain trouvé sur l'emplacement des chantiers fluviaux,

et le troisième les pilotis du pont romain, tels qu'ils furent relevés par Gustave Zsigmondy peu après 1860.

Les deux bustes en plâtre sont les copies d'originaux en marbre représentant les empereurs Auguste (23 avant J. C. — 14 après J. C.) et Hadrien (117—138).

Revenant dans la salle du milieu, et passant de là dans l'aile nord, nous retrouvons des monuments de pierre dans le corridor. Tout d'abord, à gauche, c'est une colonne carrée (180), avec un Attis d'un côté et de l'autre une femme nue portant un panier. Au sommet de la banquette se voient : la partie supérieure d'une pierre tombale (158), avec un buste d'homme et un cavalier au-dessous, puis deux reliefs dont le premier (125) représente Jupiter et Junon assis côte à côte, et le second (126) Isis et Serapis (ou Pluton et Perséphone) dans la même pose, avec Cerbère, en compagnie de Mercure et de Cérès (?); entre ces deux pièces, une inscription (166) se rapportant à un centurion; sur les degrés inférieurs se voient, à partir de l'entrée, une tête de Jupiter entre deux lions couchés sculptés dans le même bloc (250). La tête du dieu est surmontée d'une pomme de pin; plus loin, entre des pierres d'autels, statue de Médée avec ses deux enfants (11) — reproduction du célèbre tableau de Timomachos — et statue ronde de Silvain (229); enfin la partie supérieure d'une pierre tombale (174) surmontée du buste d'un génie ailé. A l'angle est placée une grande pierre tombale (168) avec trois portraits en buste (la figure représentée au bord, du côté gauche, porte de grandes fibules à l'épaule) et un chariot au dessous; près du mur faisant face à l'entrée, pierre tombale de *Fulvius Secundus* (159). Les cinq autels (86—90) placés de l'autre côté, sous la fenêtre du milieu, proviennent du Mithraeum découvert devant le moulin Kreml (cf. pages 8 et 11), à droite de ceux-ci est une pierre tombale (122) avec cinq portraits en buste, à gauche une colonne (179) avec des figures de jeunes filles dansantes, puis une pierre tombale mutilée (85) intéressante par les grandes fibules sur l'épaule de la femme représentée en buste. Le chariot se retrouve dans la partie médiane, puis vient une pierre bombée (181) avec un Attis, et enfin, en face de l'entrée, la pierre tombale de deux époux (96).

Passant ensuite dans la salle du coin, peinte en bleu, nous trouvons rassemblé tout ce qui appartenait à l'aménagement intérieur et extérieur des édifices: échantillons de pavements bordés de cadres, débris de stuc et de peintures murales, conduites de chauffage, briques et tuiles aplaties, puis des dalles de marbre (34—36), de l'étranger pour la plupart et provenant des parois des murs et du pavement, des fragments de peintures murales (38), avec des inscriptions grecques en *dipinti*, enfin quelques fragments de colonnes et de corniches; à droite de l'entrée, dans l'armoire, (40) des antéfixes ornées de masques et des briques d'autres sortes, portant la plupart l'estampille de la *legio II adiutrix*.

C'est encore dans cette salle que sont placés les fragments de puits mis au jour dans le terrain de l'usine à gaz voisine, quand on creusa les fondations des deux grands réservoirs. C'est quand la tarière pénétrait déjà à une profondeur de quatre à cinq mètres qu'apparurent les fragments des parois, qui n'avaient été préservées qu'à cette profondeur, dans une couche d'eau et de cailloux. Certains puits étaient revêtus de poutres carrées et de charpentes en douvain, mais on employait la plupart du temps des tonneaux de bois défoncés. Ces puits sont en tous cas les plus intéressants car si, dans les provinces septentrionales, où le bois approprié était en abondance, l'usage de ces tonneaux devait être général, on les trouve rarement dans les musées (Mayence, au Saalburg, Dortmund), du moins en aussi bon état. Les cercles seuls sont neufs, mais il est resté des fragments des cercles primitifs. La forme et les dimensions des tonneaux suffiraient seules à en prouver l'origine romaine, mais à plus forte raison les signes marqués au fer chaud dans les douves. Deux de ces tonneaux présentent l'inscription suivante :

IMMVNE IN RAT(*ionem*) VAL(*etudinarit*) LEG(*ionis*)  
II ADI(*utricis*).

Le sens de cette inscription n'est pas douteux : la marchandise (vin, ou blé) que la deuxième légion auxiliaire recevait dans ces tonneaux, pour l'hôpital, ne payait pas de droits de douane (*immune*). Bien entendu, les puits datent aussi du temps des Romains, et n'étaient utilisés que par ceux-ci : les objets trouvés au fond sont exclusivement des fragments de terre-cuite romaine, il s'y rencontre aussi quelques cruches en bon état.

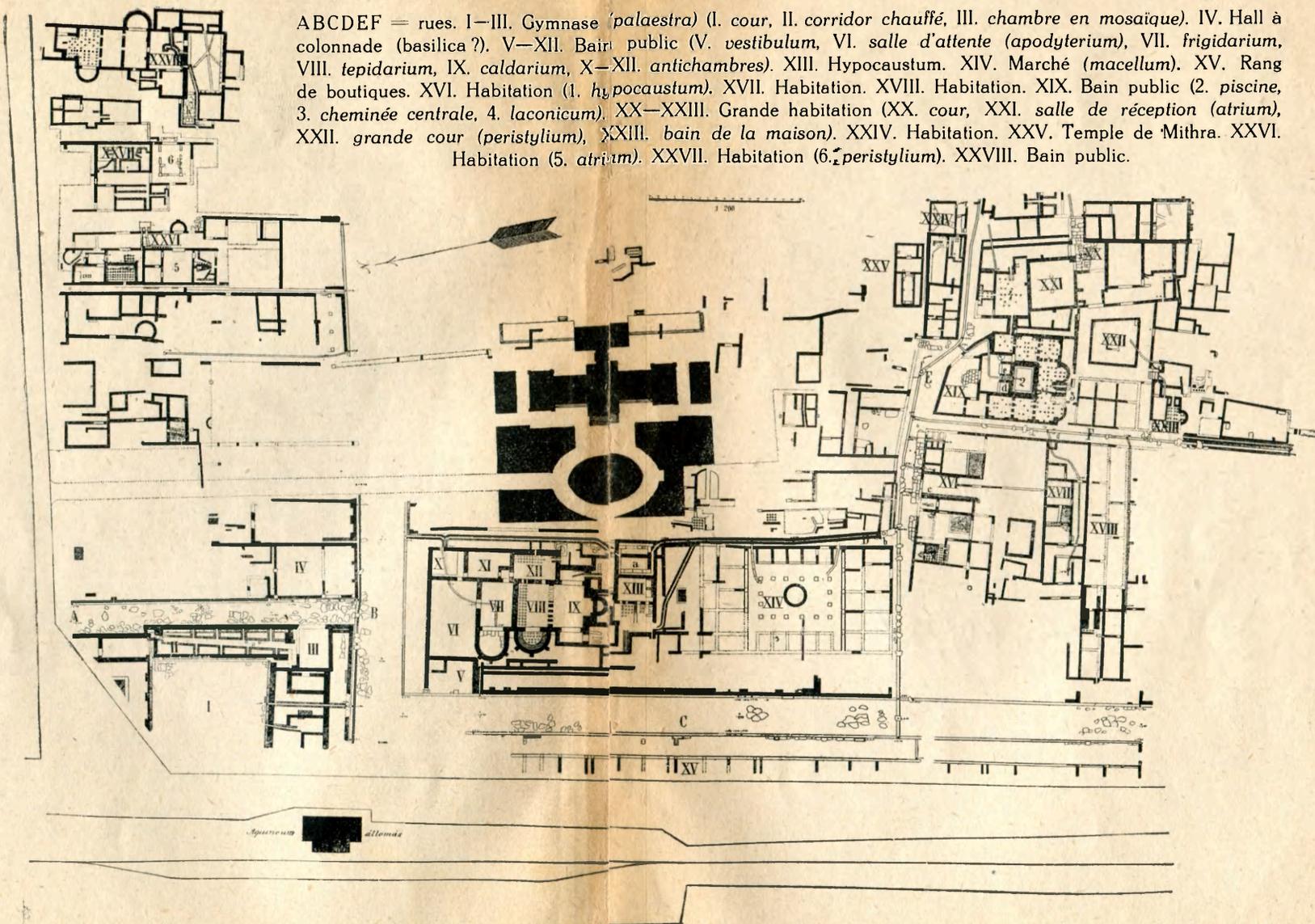
Deux des tableaux accrochés au mur (en face de l'entrée) représentent d'assez grands fragments de peintures murales mises au jour anciennement dans l'île des chantiers, mais qui n'existent plus ; un autre est le plan de l'hypocaustum de la place Florian ; le tableau placé vis à vis est la reconstitution de l'amphithéâtre.

Le **portique couvert** bâti derrière le musée sert seulement à abriter les monuments de pierre. On voit encastrés dans le mur, en partant de l'extrémité couverte de l'aile sud : 189 (deux fois) deux fragments de la même pierre tombale, la partie supérieure est ornée d'une guirlande encadrée d'une chapelle cintrée, l'inscription gravée à la partie inférieure est défectueuse : le commencement, avec le nom du père, en est mutilé, on y lit seulement cet âge : 45 ans, l'inscription parle encore d'Attilia Privata et dit que le monument fut élevé par Attius Respectus à ses parents ; 53 : fragment de pierre tombale, il n'est resté (partielle) de l'inscription que les trois dernières lignes, d'ailleurs incomplètes, mais dont il appert que la dalle fut commandée par les affranchis (*liberti*) du défunt ; 247 : épitaphe mutilée au commencement de laquelle se lisent distinctement les noms d'Aurelius Mucianus et, plus loin, de son épouse Aurelia Firmilla ; 160 : fragment de l'architrave d'un escalier, sur

'inscription relative à la construction se lit le titre du gouverneur (*legatus Augusti propraetore*); **55**: épitaphe de L. Caecilius Verus, soldat à la II<sup>e</sup> légion auxiliaire; **83**: épitaphe mutilée d'Aurelius Vibianus, vétéran d'une légion; **164**: idem, suivant laquelle L. Ociusus Domitianus vécut 50 ans et son affranchi Ociusus Candidus 11 ans; **156**: inscription impériale en grandes lettres lapidaires provenant d'un édifice et dont la partie la plus importante, le nom de l'empereur Domitien, est heureusement restée; **242**: plaque mutilée avec l'un des fragments d'inscription les plus intéressants sur les citoyens romains et les vétérans qui servaient dans la II<sup>e</sup> légion auxiliaire au temps où Jallius Bassus était gouverneur, et commémorant leur libération du service militaire en 156 après J. C. Les fragments de pierre exposés sur la banquette, en partant encore de l'extrémité couverte du portique, sont les suivants; **172**: fragment de pierre tombale avec deux portraits en buste; **246**: idem, provenant de la briqueterie Victoria, avec l'image mutilée d'un soldat, remarquable par sa *paenula*, ce vêtement militaire de forme toute particulière (don de M. Joseph Surányi); **255**: idem, partie supérieure d'une pierre tombale avec l'image en buste de trois adultes et de deux enfants, la tête et en partie les bras sont brisés, deux des adultes sont des femmes, elles portent des pendants d'oreilles en perles; **201**: idem, représentant un homme et sa femme, l'exécution en est des plus grossières; **205**: pierre tombale dont la partie supérieure, avec le buste des défunts, est mutilée; au dessous, entre deux figures accomplissant une offrande, un trépid chargé de pains et d'autres objets consacrés aux dieux; plus bas, un chariot à quatre roues, attelé de deux chevaux, où sont assis le cocher et derrière lui, sur un siège à dossier, une femme voilée. L'inscription visible au bas est défectueuse pour la plus grande partie, on peut déchiffrer tout au plus quelques noms propres dont l'un, à la première ligne, est un nom au son barbare: Magimarus; **248**: partie supérieure d'une pierre tombale de grandes dimensions, entre les deux bases de colonnes supportant la façade orné d'une tête de Méduse se dresse la figure d'un soldat vêtu d'une *paenula* se terminant par devant, de chaque côté, par une queue mince, et d'un manteau descendant par derrière, plus bas que la tunique, il porte du côté droit une épée à pommeau, sa main droite tient le bord de sa *paenula*, tandis que la gauche tient un rouleau d'écriture; **299**: pierre tombale à inscription mutilée mais dont on peut conclure avec certitude qu'elle est une des plus anciennes et que la tombe date de l'empereur Claude I (41—54 après J. C.); sur la partie supérieure, dans un creux en couleur, en forme de coquille, est sculptée la tête du défunt, au-dessous de laquelle se voit en relief une figure de cavalier surmontant deux figures dont l'une est celle d'une femme accomplissant une offrande; **36**: partie supérieure d'une pierre tombale (sans intérêt); **218**: partie inférieure d'une pierre tombale avec une inscription en très mauvais état et dépourvue d'ailleurs de tout intérêt. Au delà de la porte;

**203:** pierre d'autel provenant de Szent-Endre et élevée par un soldat de la troupe auxiliaire *cohors miliaria nova Surorum sagittariorum* qui tenait garnison en ce lieu. A l'extrémité intérieure du portique, appuyées au mur transversal, sont diverses pièces de construction, entre autres deux entablements agrémentés d'ornements plastiques et, en avant, **220** : un autel (don de M. Maurice Reisz) dont l'inscription mentionne un soldat nommé Antonius Securus qui servait dans la II<sup>e</sup> légion auxiliaire, où il touchait double solde; ce monument date de l'année où l'empereur Gordianus (238—244 après J. C.) était revêtu du consulat (avant 241).

Les dalles encastrées dans le mur, dans l'aile nord, sont pour la plupart des fragments de pierres tombales, avec des inscriptions mutilées qui ne contiennent pas beaucoup de données instructives. Les plus intéressantes sont cependant : **183.** plaque rectangulaire provenant d'un tombeau, avec le buste de deux époux ; **228.** plaque portant une inscription et provenant de l'emplacement de la maison du roi, à Pest; après la construction d'un édifice, les différents agents qui dirigeaient les travaux y apposèrent cette plaque, en l'honneur de l'empereur, au nom du *collegium Victorianorum*, en 223 après J. C., comme l'apprennent les noms des consuls. **231.:** dalle rectangulaire (provenant d'un édifice) et commémorant la construction, sur l'ordre de l'empereur Alexandre (222—235 après J—C.) d'un petit bain (*balneum*) sur le territoire de la II<sup>e</sup> légion auxiliaire. Sur la banquette, en partant de l'extrémité ouverte du couloir, **204.** dalle de trachyte avec le buste de deux époux ; la femme porte au cou de grands anneaux tors et de larges fibules aux épaules ; **175.** partie supérieure d'une pierre tombale, représentant une famille entière ; **202.** pierre d'autel avec inscription usée et très défectueuse, en l'honneur de Jupiter et de Juno regina ; **199.** idem, élevée par Cornelius Maximus, en l'honneur de l'invincible Dieu solaire, pour le salut de Cornelius Fructus (?) ; **62.:** fragment de la dalle antérieure d'un sarcophage ; on y remarque un génie ailé, debout, appuyé sur une torche renversée ; **211.:** autel élevé aux *diis patriis conservatoribus* par L. Flavius Aper v(ir) p(erfectissimus), gouverneur civil de la province. **176.** dalle de pierre avec une figure revêtue de la toge ; **236.** pierre d'autel élevée en l'honneur du Silvain des forêts par L. Naevius Campanus, commandant de la place (*praefectus castrorum*) de la *legio IV Flavia*, pour son salut et celui des siens ; **178.** fragment de pierre tombale, avec la figure d'un soldat ; **245.** colonne en l'honneur de M. Aurelius Antoninus, fils de Septime Sévère, etc, c'est à dire Caracalla (198—217. après J. C.); et enfin, à l'extrémité intérieure du corridor, **237.** dalle ayant un entablement, ornée d'une tête d'homme barbu, et qui servait évidemment à recouvrir une chapelle funéraire.



ABCDEF = rues. I—III. Gymnase (*palaestra*) (I. cour, II. *corridor chauffé*, III. *chambre en mosaïque*). IV. Hall à colonnade (*basilica*?). V—XII. Bain public (V. *vestibulum*, VI. *salle d'attente (apodyterium)*, VII. *frigidarium*, VIII. *tepidarium*, IX. *caldarium*, X—XII. *antichambres*). XIII. Hypocaustum. XIV. Marché (*macellum*). XV. Rang de boutiques. XVI. Habitation (1. *hypocaustum*). XVII. Habitation. XVIII. Habitation. XIX. Bain public (2. *piscine*, 3. *cheminée centrale*, 4. *laconicum*). XX—XXIII. Grande habitation (XX. cour, XXI. *salle de réception (atrium)*, XXII. *grande cour (peristylum)*, XXIII. *bain de la maison*). XXIV. Habitation. XXV. Temple de Mithra. XXVI. Habitation (5. *atrium*). XXVII. Habitation (6. *peristylum*). XXVIII. Bain public.

PLAN DES FOUILLES ROMAINES DU PAPPÖLD (ÓBUDA).

IHKM

B. Lobi

alcc. 69/72d

B 2065



IMPRIMERIE MUNICIPALE DE BUDAPEST